

ALBUM UNIVERSEL

PAQUES



ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION :

Bâtiment de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00.	Payable d'avance
Un an, \$3.00.	Six mois, \$1.50

PAQUES

Notre numéro de ce jour est en grande partie consacré à l'auguste fête que célèbre le monde chrétien, et ce n'est que justice, puisque c'est la plus importante des fêtes chrétiennes.

L'"Album Universel" a pavosé comme jamais, croyons-nous, journal ne l'a fait au Canada. Articles de circonstance ; tableaux d'art, de caractères profane et religieux ; pages en couleur, etc., rien n'a été ménagé pour faire de ce numéro le rival, l'égal même de ce qui se fait de mieux dans le genre, en Europe et aux Etats-Unis.

Le lecteur n'éprouvera, croyons-nous, aucun embarras de la transposition de certaines pages, résultant du mode particulier donné, pour les fins du métier, au pliage du présent numéro. Il lui suffira, après avoir tranché le journal, de ramener la page 1187 après la page 1186.

GRANDE SEMAINE

Spectacle touchant que celui de ce triomphe pacifique du Sauveur ; il entre dans la ville bien humblement, monté sur une ânesse ; mais le peuple veut enfin acclamer Celui qui l'a comblé de tant de bienfaits, lui a enseigné la vérité et ouvert la voie du salut.

—Hosanna au fils de David !

Le peuple le connaît, ce triomphateur pacifique, c'est le Messie annoncé par les prophètes. N'a-t-il pas prouvé sa mission divine par des prodiges divins ?

N'a-t-il pas dit qu'il parlait et agissait au nom de son Père, qui est dans les cieux ?

—Hosanna au fils de David ! et les rues se parent de feuillage, et c'est sur un tapis de vêtements que s'avance Jésus au milieu d'une foule émue de reconnaissance et d'admiration.

—Hosanna au Fils de David !

* * *

Cependant, les orgueilleux conspiraient. Jésus l'avait dit, le moment de mourir dans les tourments était venu ; c'est par le sacrifice d'un Dieu que le péché de l'homme devait être expié.

Le jeudi, Jésus réunit une dernière fois ses disciples dans le Cénacle ; avec ses amis, il prend ce dernier repas, c'est le festin ordonné par la loi, celui où les Hébreux immolaient l'agneau pascal en souvenir de leur délivrance.

Désormais, l'agneau immolé sera Jésus-Christ ; le peuple délivré, ce sera l'humanité entière ; le vaincu, ce sera le peuple de l'enfer.

Jésus enveloppe ses disciples d'un regard de charité divine.

Après leur avoir lavé les pieds, comme le plus humble d'entre eux et le serviteur de tous :

—"Prenez et mangez, ceci est mon corps ; prenez et buvez, ceci est mon sang. Faites ceci en mémoire de moi."

L'Eucharistie était instituée. O profondeur de l'amour de Dieu ! Dieu se fait Lui-même la nourriture de l'homme !

Cependant, un traître vendait Jésus-Christ trente deniers.

La victime attend ses bourreaux au jardin des Oliviers.

L'angoisse a saisi son âme ; une sueur de sang s'échappe de son corps ; victime innocente, il s'est offert à son Père ; Judas arrive.

Le traître livre son Maître par un baiser ; Jésus, comme par un effet spontané de sa vertu divine, terrasse les soldats ; puis il se livre sans défense. Saint Pierre a saisi une épée et frappe le soldat Malchus ; Jésus lui ordonne de ne pas tenter de le sauver, et il guérit le blessé ; les disciples s'enfuient ; Judas, tourmenté par le remords, va se pendre, et Jésus commence son chemin de la Croix.

Comment retracer les scènes de la Passion ? Jésus traîné de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, d'Hérode à Pilate, bafoué, frappé, flagellé, meurtri, couronné d'épines, pendant toute une nuit l'objet des caprices d'une tourbe horrible ; voilà l'homme.

La foule, qui l'accablait naguère, réclame sa mort, Pilate le reconnaît innocent et le livre à ses ennemis.

Chargé d'une lourde Croix, il est traîné au Calvaire par les soldats, au milieu d'un peuple délirant de haine.

Suprême douleur, sa Sainte Mère se présente à Lui ; elle suit son divin Fils sur le chemin de la Croix. Il tombe et retombe épuisé par la fatigue et les tourments. Les bourreaux le clouent sur la Croix, qui se dresse bientôt entre celles où sont cloués deux scélérats.

Avant d'expirer :

"Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font." Puis à sa mère, debout au pied de la Croix : "Femme, voilà ton fils" ; et à saint Jean : "Voilà ta mère."

Jésus a tout donné, tout ; Il donne sa vie. "Et poussant un grand cri, il expira."

Alors, les éléments proclament sa divinité : "Vraiment, disent les soldats, Celui-là était le Fils de Dieu", et le troisième jour, il ressuscita.

* * *

Mais attendons la fête glorieuse de Pâques pour proclamer les gloires de Jésus-Christ.

La Semaine Sainte, la grande semaine, c'est la semaine des Rameaux, de l'Eucharistie, des souffrances et de la mort.

Connaissez-vous une histoire plus émouvante ? Oh ! pensez-y. Racontez-la aux petits enfants. L'Eglise nous convie aux grandes cérémonies commémoratives de cette semaine où un Dieu opéra notre salut.

Allez, célébrez ces fêtes en chrétiens.

Comme témoignage de reconnaissance, Jésus vous ordonne de vous asseoir à sa table sainte, et, comme à ses disciples au Cénacle, il vous dira : "Prenez et mangez, ceci est mon corps ; prenez et buvez, ceci est mon sang."

UN PETIT LABOUREUR.

LES LÉGENDES PASCALES

Pâques, la grande fête du printemps, est, dans beaucoup de pays, attendue avec impatience par les enfants, riches ou pauvres. Ce jour-là, on offre à ces chérubins de tout âge, des oeufs plus ou moins fantaisistes.

En Pologne, on célèbre la fête de Pâques par un repas magnifique, que l'on appelle "le Béfini". La table est ouverte à tous les amis, et chaque nouvel arrivant est tenu de partager l'oeuf avec le maître de la maison.

Mais, de tous les usages que ramène la fête de Pâques, le plus touchant et le plus gracieux est certainement l'usage russe.

Dès le matin, dans les rues, on ne voit que marchands d'oiseaux, installés devant les portes des maisons : près d'eux, dans des cages en bois, tout un petit monde ailé, poussant des cris d'impatience, froissant ses plumes, fatiguant du bec les barreaux trop étroits.

Les passants s'arrêtent et font cercle autour du marchand.

—Combien vos oiseaux ?

—Dix copecks, pièce.

—J'en prends un.

Le marchand se baisse, sa grosse main s'enfonce dans la cage, et s'abat au hasard sur l'un des captifs.

L'acquéreur le reçoit, le caresse, puis, écartant doucement ses doigts, dans lesquels tremble le petit prisonnier, il lui dit :

—Sois libre !

Et il le laisse gaiement prendre sa volée. C'est une chose attendrissante que de voir l'oiseau s'élever ainsi en plein ciel. Aussi, chacun des assistants n'hésite pas à imiter l'exemple qui vient d'être donné : en quelques minutes la cage est vide.

Est-il rien de plus charmant que cette vieille coutume, qui a le caractère d'un symbole ? Soit que l'on voie avec les Hébreux, dans la grande fête, l'anniversaire de la délivrance d'un peuple, soit qu'avec les chrétiens on y ajoute l'idée d'une grande rédemption morale, Pâques reste synonyme de rachat et de libération. L'oiseau rendu à la liberté est bien la plus gracieuse façon de rappeler la libération de l'homme.

Il existe, chez certains peuples, une légende charmante sur le Samedi-Saint, légende dans laquelle les oiseaux jouent un rôle principal et de laquelle est peut-être sortie cette coutume russe.

On raconte, le soir, à la veillée, pendant les jours de la Semaine Sainte, que le samedi au matin, alors que le Christ avait été descendu de la Croix et mis à l'enterrain, qu'une nuée d'oiseaux s'abattirent sur le Golgotha. Effarés, effrayés par les convulsions de la nature, funérailles grandioses du Dieu immortel par ceux qu'il rachetait, les oiseaux avaient, la veille, fui cette montagne maudite. Au jour, ils revinrent : trois croix se dressaient lugubrement sur un sol piétiné par la foule, çà et là, au pied de la croix du milieu, quelques gouttes de sang ; les oiseaux allaient de droite et de gauche, secouant leurs ailes, pépiant, caquetant, voletant, inconscients du crime épouvantable qui venait d'être commis. La terre, frappée de ces nombreux petits becs, jaillissait de tous côtés, entraînant avec elle des gouttes de rosée, teintes du sang versé par le Sauveur.

On raconte que les oiseaux, effrayés de cette rosée sanglante, firent tous les efforts pour en faire disparaître les traces ; ils arrachèrent leurs plumes, ils se baignèrent dans le Jourdain ; ils traversèrent le désert, espérant que les sables ardents des plaines arides feraient fondre ces rubis, témoins irrécusables du plus grand des forfaits !

Rien n'y fit. Dieu avait marqué du sang de son Fils ces messagers ailés, afin qu'ils allassent porter aux quatre coins du globe la nouvelle de son sacrifice et annoncer au monde sa délivrance. Dans sa bonté infinie, il voulut que ces messagers fussent pour les hommes des hérauts de bonheur et de joie, et il leur donna pour mission d'annoncer le retour du printemps, du soleil et de la vie.

Aux premiers jours de beau temps, lorsque le rouge-gorge fait entendre son cri joyeux, alors qu'autour de nous tout est en fête, alors que la nature se réveille de son long sommeil d'hiver, souvenons-nous de la légende des oiseaux du Samedi-Saint et du sang versé sur le Golgotha !

LES RETRAITES

Les retraites sont l'un des plus grands moyens de satisfaction que l'Eglise puisse mettre à la disposition de ses enfants. C'est dans un cénacle de lumière et de force que l'Esprit Saint s'est répandu en langues de feu sur les apôtres de l'origine du christianisme ; c'est au sein de la paix qu'il renouvelle la face de la terre, et c'est dans le temps d'une retraite qu'il se plaît davantage à confirmer les tièdes et à secouer des ombres de la mort ceux qui sont ensevelis dans les convoitises et les cupidités terrestres.

Le froid matérialisme exerce une influence puissante de nos jours mêmes sur les esprits droits et bien intentionnés, c'est pourquoi il est salutaire de consacrer quelques jours à méditer profondément les terribles et saintes vérités du salut.

Il est bon de se rappeler de temps à autre qu'il faut rendre à Dieu amour pour amour, et c'est précisément là le but de la retraite.

LES INSTRUMENTS DE LA PASSION

Il nous paraît intéressant de faire connaître les sanctuaires qui possèdent les souvenirs du crucifiement et les instruments de la Passion.

La Couronne d'épines est à Notre-Dame de Paris, mais elle est dépourvue des épines, qui ont été concédées à un grand nombre d'églises.

La Tunique du Sauveur fut donnée par Charlemagne au monastère d'Argenteuil.

La Robe sans couture fut donnée par sainte Hélène à l'église de Trèves.

Les Clous : le premier fut jeté par sainte Hélène dans la mer Adriatique, afin de calmer une tempête ; le deuxième se trouve dans la couronne de fer des rois lombards ; le troisième se trouve à Notre-Dame de Paris.

L'Eponge est à Rome, dans la basilique de St Jean de Latran.

La Lance est divisée en deux parties : le manche est à Rome et la pointe est à Paris.

Le Bois de la Croix, divisé, se trouve dans la basilique Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome et dans la métropole de Paris.



L'ENTRÉE DE JÉSUS A JÉRUSALEM, d'après un des plus célèbres tableaux de l'école allemande

LA GRANDE SEMAINE

LES RAMEAUX

Dans les paroles qui sont chantées par les prêtres à la procession des Rameaux, il y a une force de vérité qui commande la foi, et tout de suite à cette foi il se mêle de l'amour. C'est un roi de paix et de mansuétude qui s'avance. Oh ! quelle entrée triomphale que celle du Christ à Jérusalem ! Pour que d'autres entrées triomphales ne s'effacent pas du souvenir des peuples et des annales des nations, les rois conquérants ont fait élever à grands frais de magnifiques arcs de triomphe, afin que la mémoire de leur conquête ne passât pas ; et afin qu'elle demeurât à perpétuité parmi les hommes, ils ont bâti leurs arcs de victoire aussi solides que s'ils devaient porter le monde. Les pierres les plus dures, le marbre le plus à l'épreuve du temps, ont été employés à la construction de ces monuments, faits pour durer toujours. Eh bien, les siècles, en passant sur ces monuments de l'orgueil, les ont écrasés de leurs pieds qui broient tout. Et de beaucoup de ces arcs de triomphe, aujourd'hui, vous chercheriez une petite pierre, un grain de poussière, que vous ne les trouveriez pas ; tout en a disparu, tout, jusqu'à la mémoire.

Pour l'entrée du roi d'Israël à Jérusalem, pour perpétuer le souvenir que Jésus y est venu au nom du Seigneur, il n'y a eu ni arc de triomphe, ni obélisque élevé, et, cependant, la mémoire de cette entrée si humble est demeurée dans tous les esprits ! Les détails en sont si bien conservés, que l'on dirait que c'est un fait récent raconté par les évangélistes. Et, cependant, voilà tout à l'heure deux mille ans ! L'histoire des hommes se déchire, se perd ; quand on l'écrit sur le granit et le bronze, elle se renverse et se brise ; mais celle de Dieu a pris de son éternité. Cet ouragan des âges qui balaye et emporte ces arcs de triomphe dont il était question tout à l'heure, et qui joue avec leurs blocs de pierre ou de marbre, comme le vent d'automne avec les feuilles mortes, ne peut remuer pour la perdre, une page de l'Évangile ! Ne nous étonnons pas si les détails de l'entrée de Jésus dans Jérusalem sont si bien conservés : Dieu s'est appelé quelque part le Roi des siècles.

Quand le dimanche des Rameaux est venu, il y a encore quelque chose de particulier à la physiologie de nos villes et de nos églises. Dès le matin on voit, sur les places et dans les rues, des marchands de branches verdoyantes ; ici c'est du buis aux petites feuilles luisantes ; là, des branches de palmiers, qu'ils offrent aux fidèles qui se rendent à l'église.

Et puis, dans le sanctuaire, près de l'autel, toute une forêt de palmiers et de rameaux que le prêtre va bénir. Ceux des chrétiens qui ne peuvent arriver jusqu'à la balustrade du chœur, élèvent leurs rameaux en l'air quand l'officiant fait l'aspersion et récite une prière dans laquelle il demande à Dieu de bénir ces rameaux et de remplir de grâces et de bénédictions ceux qui les porteront. Quand tous les rameaux sont bénits, on voit toutes ces branches de verdure se lever, s'abaisser, s'agiter, comme si une forte brise était venue passer sur un champ d'arbustes...

C'est le moment de la procession ; les prêtres, les chantres, les fidèles sortent de l'église et vont entourer une croix tenue dehors, en face du grand portail. Dans l'office du matin des Rameaux, il y a la marche et le mouvement d'un poème ; ces prêtres et ce peuple avec leurs palmiers de verdure ; ce dialogue entre le chœur du dehors et celui de l'intérieur de l'église ; cette répétition de : "Ouvrez, ouvrez vos portes éternelles", et de ces autres mots : "Quel est ce Roi de gloire ?" sont d'une grande beauté. Quand la grand-messe, avec son long Évangile, est finie, quand le peuple s'est prosterné et a baisé la terre à ces paroles de la Passion : "Jésus, jetant un grand cri, rendit l'âme !" chacun avec son rameau s'en retourne au logis et attache à son chevet la branche verdoyante que le prêtre a bénite. Le rameau séché de l'année précédente doit être jeté au feu. Dans quelques églises, c'est la cendre de ces rameaux brûlés que l'on répand sur le front des chrétiens, le mercredi des Cendres ; ainsi, ce qui reste des

palmiers du triomphe sert à nous montrer la vanité de toute gloire ! En Bretagne, la mère qui ne verrait plus la branche bénite à la couche de sa fille, tremblerait pour elle. Quand un enfant vient à naître, on prend quelques feuilles du rameau qui a été placé près du lit de la mère et du père de famille, pour les attacher au lit du nouveau-né.

Quand nos derniers instants seront arrivés, quand nous serons couchés sur le lit d'où nous ne nous lèverons plus, le rameau qui a veillé sur nos nuits tranquilles sera ôté de la muraille, et la Soeur de charité qui soignera nos souffrances et qui pensera au salut de notre âme, l'aura mis dans l'eau bénite, pour en asperger de temps en temps notre couche et nous-même.

Dans quelques provinces d'Espagne, les morts sont enterrés avec leurs rameaux entre leurs mains jointes ; et une tradition dit que les rameaux des prédestinés ne pourrissent point dans le cercueil. Dans plusieurs églises de France et du Canada, les prêtres, à la procession des rameaux, portent de belles branches de palmiers, et dans quelques paroisses, le célébrant porte une branche d'olivier, souvenir précieux apporté de Terre-Sainte.

LES SAINTES FEMMES

MARTHE ET MARIE.

Elles étaient deux soeurs, Marthe aux cheveux [châtains,
Et Marie aux yeux clairs, plus jeune, rose et [blonde,

Et Celui qui devait léguer l'amour au monde
Était le guide sûr de ces coeurs incertains.

Marthe, toute orgueilleuse, était la ménagère,
Les soins et les soucis donnaient l'autorité.
L'autre, offrant un secours chaque fois écarté,
Dans sa propre maison semblait une étrangère.

Or, Marthe ayant reggu Jésus dans sa maison,
Marie, aux pieds du maître assise, écoute et songe,
Et lui, par des discours qu'elle-même prolonge,
Forme attentivement sa naïve raison.

— "Maître, dis-moi, crois-tu que mon âme est gâ- [tée ?
C'est ta brebis perdue ?... Oh ! si c'était cela,
Je la ferais pour toi légère... porte-la !"
Et sans fin elle boit la parole écoutée.

Il aime mieux Marie et le bleu de ses yeux,
Ses cheveux blonds et lourds tels que des mois- [sons mûres,
Sa lèvre où la parole a de si frais murmures
Et son sourcil pareil au croissant d'or des cieus.

Marthe, le ton grondeur, le visage un peu sombre,
Jalouse quand sa soeur veut sa part de travail,
Maîtresse en tout, s'acharne au plus petit détail,
Comptant sans fin des plats dont elle sait le nom- [bre.

— "Oh ! Maître, dit Marie, oh ! que tu parles bien
Des lys vêtus de soie et des douces colombes !
Dis-moi, tu seras là, quand s'ouvriront les tombes ?
Alors, si je te vois, je ne craindrai plus rien."

Un jour, tournant les yeux vers sa blonde cadette,
Irritée à la voir se plaire aux chers discours :
— "Tu ne fais rien, quand moi je travaille tou- [jours !
Dit Marthe. — "serait temps de me payer ta dette."

— "Viens écouter comme elle et te repose un peu,"
Dit Jésus. — "Commandez, dit Marthe, qu'elle m'ai- [de !"
Or, l'irritation la fit paraître laide,
Et par l'entêtement elle déplut au Dieu.

— "Marthe, Marthe, dit-il, laisse ta pauvre tâche ;
Ta soeur veut bien la faire et tu m'écouteras..."

Mais Marthe répondit : "J'aime occuper mes bras.
Ma maison est trop grande et mon coeur n'est
[point lâche."

Voyant son injustice, il répondit encor :
— "La part que se choisit Marie est la meilleure."
Et tandis que, tout bas, la petite soeur pleure,
Jésus, posant sa main sur ses beaux cheveux d'or :

— "Cette meilleure part ne peut plus être ôtée
A l'enfant qui me cherche et qui veut mes le- [çons..."

Et, pensive, Marie, avec de doux frissons,
Boit, les yeux sur Jésus, la parole écoutée.

MAGDELEINE.

Alors, à l'Orient, une aube froide et blême,
Traînant sur la montagne une robe en haillons,
Parut. L'Homme aussitôt sous les premiers rayons,
Tout pâle, rayonna plus que l'aube elle-même.

On eût dit que de lui naissait le point du jour,
Et que sa chair laissait transparaître des flammes ;
Tout sommeillait encor, les soldats, Jean, les fem- [mes...
Quel oeil se lèvera le premier vers l'amour ?

Jean était las. Marie était comme écrasée.
Les plus grands désespoirs font cet accablement.
Un soldat s'éveillait. Dans ce même moment,
Magdeleine, en pleurant, pressa le croix baisée.

Elle éleva vers Lui la beauté de ses yeux
Où l'amour tendre et pur était une lumière,
Et fière de pleurer, ce jour-là, la première,
Elle aima dans la mort l'époux mystérieux.

JEAN AICARD.

LES ŒUFS DE PAQUES

Deux mots sur les oeufs de Pâques, pour ne
point en perdre l'habitude.

On s'est souvent demandé d'où en vient l'usage ;
mais, en somme, on n'en sait rien, si ce n'est qu'il
remonte, comme Mme Mauborough, "si haut qu'il
peut monter".

Une antiquité de "trente-six siècles" et même
plus n'est pas pour gêner les faiseurs de légendes.
Sans aller si loin, rapportons simplement, pour
ceux qui l'ignorent, et ils ne doivent guère être
nombreux à cette heure, que la coutume d'offrir
des oeufs est antérieure à l'ère chrétienne.

Les anciens Romains la pratiquaient, et les Per-
sians, qui ne sont pas plus chrétiens, l'observent
encore, au premier jour de l'an.

Il en était de même dans l'ancienne France,
quand l'année commençait à Pâques. C'était alors
l'époque des étrennes, comme aujourd'hui le 1er
janvier.

On s'offrait mutuellement des oeufs pour tout
cadeau, cadeau modeste, mais qui valait autant
que l'oeuf doré de vingt mille louis que le roi
Louis XV envoya à la Pompadour.

Peu à peu, une autre coutume s'établit chez les
jeunes gens dans les campagnes, et même dans les
petites villes, celle d'aller demander des oeufs de
Pâques en chantant devant les maisons. Elle a
été, un temps, générale en France. Elle subsiste
encore dans plusieurs provinces, notamment dans
le Midi, dans l'Est, en Picardie, etc.

Les derniers jours de la semaine sainte, une
foule de gamins, enfants de chœur et autres, s'en
vont de maison en maison, psalmodiant des chants
latins, ou une complainte de la Passion. Presque
partout on leur donne, et les petits chanteurs font
une ample provision d'oeufs.

On chante aussi des couplets de circonstance,
où les quémandeurs deviennent singulièrement
exigeants, tel celui-ci, par exemple :

C' n'est pas des oeufs que nous d'mandons,
Mais c'est la fill' de la maison,
S'il y en a deux, nous choisirons,
Alleluia !

Mais si on ne leur donne ni les oeufs ni la fille
de la maison, ils invoquent le diable, qui empor-
tera ceux qui se font ainsi frir l'oreille.

Souvent les oeufs, du reste, sont remplacés par
des sous ou par des pièces blanches, qui ne sont
pas moins bien reçus.

Au contraire !

PROFILS DE JEUNES FILLES

Apparaissez donc, têtes blondes et pâles, cheveux fauves que le soleil allume ; yeux glauques et changeants, perfidement bleus le matin, mystérieusement bruns le soir ; lèvres rouges et souriantes, lèvres minces et tristes, profils vagues, traits effacés, lignes flottantes, regards fuyants, fronts pensifs et taciturnes ; apparaissez dans vos robes blanches, sous vos voilettes, parées de vos bijoux ou bien dans vos jupes fanées, la fleur derrière l'oreille, avec le doigt abîmé de l'ouvrière ; apparaissez au coin d'une rue, derrière la vitre d'une croisée, au fond d'une boutique, dans l'enfoncement assombri d'une église, dans l'encadrement rouge et or d'une loge de théâtre, sous les arbres d'une allée qui semble interminable, près de la portière d'un salon, dans l'ombre d'une cuisine ou dans la clarté flamboyante d'une fête ; apparaissez jeunes filles charmantes, jeunes filles haïssables, jeunes filles hautaines, coquettes, aimantes, indifférentes, passionnées, intéressées, héroïnes bourgeoises ou aristocratiques beautés. Apparaissez, ô jeunes filles, vivantes comme je vous ai vues un jour, une heure, un moment : et que vos visages se détachent, palpitants ou immobiles, dans mes paroles.

L'ANGLAISE. — MAUD.

La salle est un peu froide, dans la faible lumière hivernale. Les groupes, les statues, les bustes restent blancs et glacés, avec de grands yeux vides sans regard. La jeune "miss" s'avance doucement : elle a les joues pâles, le teint brouillé, les cheveux d'un blond cendré serrés en un petit chignon, la robe de laine noire, sans ornements ; un col d'homme, un sac suspendu à une chaîne d'acier, des souliers sans talons. Elle s'arrête devant chaque statue, l'œil attentif, fixe, vitreux, qui semble ne pas voir. Le soleil clair entre par les larges baies et, à un bout de la galerie, met dans une glorieuse l'admirable groupe de l'"Amour et Psyché", le réchauffant presque, donnant de la vie au marbre, enveloppant d'une poussière d'or dans laquelle frémissent des milliers d'atomes. La jeune fille s'arrête devant l'"Amour et Psyché", les contemple longuement, sans qu'une flamme vienne animer son visage ferme, sans qu'une étincelle allume l'azur transparent de ses prunelles. Elle penche son lourd profil sur le "Baedeker" relié en rouge, et cherche le nom inconnu de l'auteur du chef-d'œuvre.

LA PAYSANE. — CARMELA.

Par la grande route, qui coupe en lacets sinueux la colline verte de Pausilippe, sous l'ardent soleil d'août, descend une jeune fille. Le large talon carré de son soulier de peau noire, piqué d'un noeud vert, bat vigoureusement le sol ; sa robe de mousseline à grosses fleurs jaunes, fortement amidonnée, tombe en gros plis secs et droits ; son mouchoir de soie, rouge, noir et gris, est fermé par une épingle d'or. C'est une blanchisseuse. Elle a des cheveux d'un jaune opaque, durs, rudes, bien tirés sur les tempes ; la peau d'une tonalité chauffée de couleur de soleil, d'un rouge brun enflammé et ardent ; des yeux gris et fiers, la bouche grande, les lèvres grosses, les dents petites. Autour de son cou, à l'endroit où finit le fichu, un fil de coton noir et une ligne de peau blanche, — du blanc dont doit être le reste de son corps... Sur sa tête, un grand panier de linge, attaché avec une corde, et sur le linge un bouquet de fleurs : roses des quatre saisons, oeillets panachés, menthe, rue et marjolaine. Malgré son fardeau, la jeune fille marche, sveltes et hardie, un bras relevé pour soutenir la corbeille, l'autre main sur la hanche, sans trébucher, toute rouge sous le soleil d'août.

LA PETITE DUCHESSE. — SILVIE.

Dans la grande allée du Parc, où le soleil jette des flèches d'or à travers le feuillage, s'avance une petite voiture poussée par un valet de pied en livrée galonnée. Etendue sur son petit lit de douleur, couverte d'un manteau de velours sombre, la

tête appuyée sur un coussin brodé, la jeune duchesse se fait promener dans l'air balsamique du printemps. On lui a peigné ses beaux cheveux châtain qui tombent en deux tresses épaisses ; ses poignets sont chargés de bracelets et ses doigts d'anneaux gemmés ; sa tête, aux lignes pures, régulières et classiques, à la chair nacrée, aux lèvres pourprées, est adorable de grâce et de fraîcheur. Sur la couverture, traînent un petit mouchoir garni de dentelles, un livre entr'ouvert, une boîte de bonbons, un bouquet de fleurs rares, une bourse ; elle tient d'une main son ombrelle de soie blanche, et l'autre reste immobile le long de son corps... Le long de son corps ?... Parce que la jeune duchesse ne pourra jamais se lever, parce qu'elle est paralysique, parce qu'elle est le produit d'une race noble, — riche d'argent et pauvre de sang.

LA CONCIERGE. — NUNZIATA.

Dans la loge fermée par une porte vitrée, un chat roux dort sur une chaise. Sur les murs, s'alignent les photographies jaunies de la reine Marguerite, du Pape, d'un officier d'artillerie, d'un jeune homme en manches de chemise, d'une dame habillée avec une élégance douteuse. Sur la table, traînent deux ou trois lettres, une carte de visite cornée, un ruban cerise, un manuel de géographie, un journal de modes auquel on a ôté et remis la bande. Assise sur une chaise, Nunziata, la fille de la portière, une brunette maigre et vive, les cheveux des tempes roulés dans des papillottes, des étoiles de strass aux oreilles, le visage enfariné d'une grosse poudre de riz, une jupe trop courte, laissant voir des souliers élégants et usés, lit un roman de Ponson du Terrail, et s'étudie à prendre une pose sentimentale, dans le cas où passerait l'étudiant en quatrième...

LA NERVEUSE. — LIDIA.

De ses mains fines et longues, gantées de suède, elle choisit dans la boîte que lui présente le parfumeur. Cette jeune fille est grande et mince, vêtue de soie grise, avec une longue traîne serpentine ; elle a le visage d'une pâleur de cire, presque transparente, des grands yeux sombres cernés de noir, le profil fin, les narines frémissantes, les lèvres minces, toutes mordues par de petites dents. Elle a posé son manchon sur le comptoir et s'y appuie un peu, comme fatiguée, parlant lentement, très bas, sans regarder le commis. Elle prend des souchets d'odeur et les respire longuement, sans rien sentir malgré la force des parfums. Elle se remet dans cette atmosphère chaude, lourde, chargée d'arômes violents, qui prend à la gorge ; elle renaît comme à l'air le plus pur. Ce milieu vicié et artificiel caresse sa nature anémique, malade et nerveuse. Elle reste encore, heureuse de s'attarder, cherchant une sensation plus raffinée : enfin une senteur violente monte à son cerveau, ses narines battent de l'aile, ses lèvres se pincent, une pâleur plus grande envahit sa mince figure, le cercle noir de ses yeux s'agrandit et un frisson fait onduler son corps souple.

LA PETITE ACTRICE. — VIRGINIE.

On lui a mis une robe longue et très garnie pour la faire paraître plus grande : en réalité elle a quatorze ans, elle est maigrichonne, avec une taille trop plate, les coudes rouges et les grâces sauvages de l'adolescence. Mais dans la troupe, on n'avait pas d'autre ingénue pour jouer ce rôle, et on le lui a donné.

Elle entre impétueusement en scène, puis s'arrête, ouvre de grands yeux, rougit sous le fard dont ses joues ont chargées, s'empêtre dans la traîne de sa robe, et donne en arrière un petit coup de talon vif et inquiet. Elle regarde les spectateurs et récite son rôle, tantôt en avalant les mots pour aller plus vite, tantôt ralentissant pour reprendre sa récitation. Tout à coup, elle cherche son mouchoir et ne le trouve pas : les larmes lui montent aux yeux et elle tourne le dos au public, dans un mouvement d'une jolie grâce naïve. Elle s'occupe beaucoup du souffleur et lui sourit machinalement.

Au lieu de donner la main au jeune premier, elle arrange une boucle qui la gêne. Sa voix est faible, aiguë, irritante, — et charmante. Sa réplique finie, elle s'échappe comme un jeune animal rendu à la liberté, ramassant sa jupe avec un geste enfantin, — un geste de petite fille jouant à cache-cache. On l'applaudit. Elle revient et remercie en riant, sans saluer.

LA FAUSSE SENTIMENTALE. — MARY.

Elle est maigre, elle est pâle ; elle a les lèvres d'un rose éteint. Aussi, elle s'est "établie" sentimentale depuis l'enfance. On l'a baptisée Marie, et elle signe Mary ou Mariam. Dans le jour, elle est toujours vêtue de noir, et le soir, de blanc. Cette créature éthérée ne mange jamais en public, ne prend même pas une glace ou un gâteau. Par contre, elle danse beaucoup, et préfère la mazurka, où triomphent les airs tristes et las... Les airs tristes et las ?... Mais, pourquoi ? Parce qu'elle, elle est l'essence même de la lassitude et de la tristesse : sa main s'abandonne à la vôtre et ne se donne pas ; son pas est lent comme si elle faisait un immense effort pour se traîner ; son corps souple se penche en avant ; ses yeux sont chargés d'une langueur mélancolique, et ses lèvres esquissent un fugitif sourire.

Elle observe beaucoup, parle peu, et dit des choses simples, avec un accent profond ; puis, après avoir parlé, elle se tait brusquement, baisse les paupières et se plonge dans une pensée mystérieuse. Elle a un album de fleurs sèches ; un autre album où sont copiées toutes les poésies qui lui plaisent ; un troisième album où sont tracées toutes les phrases qui l'ont frappée ; un quatrième album où inscrivent une pensée tous ceux qui lui semblent sentimentaux comme elle ; et enfin... enfin... elle tient un journal de ses impressions.

Bien entendu, elle feint de cacher cet excès d'albums, mais il ne lui déplaît pas qu'on le devine... et sa passion pour la lune, pour les étoiles, pour la mer, pour les promenades nocturnes, pour les romances plaintives, n'est un secret pour personne. Elle adore rester la nuit à la fenêtre, perdue dans une rêverie lointaine : elle y attrape de terribles rhumes et de sérieuses réprimandes de sa mère. Elle admire les héroïnes des romans d'Ohnet ; les jeunes filles qui se font soeurs de charité ; les institutrices de village ; les servantes qui se suicident, et ses pleurs se répandent facilement sur les êtres qui souffrent au loin. Elle prétend aimer depuis sa quinzième année un officier de marine qui ne revient jamais, cela lui permet de paraître mélancolique et de se faire consoler par un voisin, à qui elle donne le "saint nom d'ami". Elle coquette languissamment avec tout le monde : du reste, comme son cœur est sec, elle finit par trouver un bon parti, et par garder dans le mariage le type périlleux de la femme sentimentale.

LA VRAIE SENTIMENTALE. — JEANNE.

À la voir, on ne pourrait croire qu'elle est sentimentale : c'est une petite personne grassouillette, aux joues fraîches, aux cheveux châtain, rieuse et gaie. Cependant, son cœur est tendre. Elle se souvient toujours d'un baiser glacé que lui donna sa mère autrefois, sur son lit de mort, un dernier baiser, dont elle sent encore le froid sur son visage. Et, malgré son instinctive défiance pour sa jeune belle-mère, elle s'attendrit en pensant aux fugaces preuves d'affection que lui montre cette étrangère : un cadeau, une parole obligeante, une attention... et elle n'ose jeter ses bras autour du cou de cette femme, qui, elle non plus, n'est pas heureuse... Sur sa fenêtre, la jeune fille a un pot de verveine blanche, que lui offrit, six ans auparavant, une religieuse, sa maîtresse de classe ; cependant, la modeste verveine vit encore et se couvre d'une blanche floraison à la belle saison ; personne ne sait combien elle tient à cette plante.

Un de ses frères est à Paris, il écrit rarement, elle lui répond aussitôt et, à chaque lettre qui arrive, elle tressaille, pâlit, se trouble et se met à pleurer.

Elle n'ose dire, en son âme ingénue, qu'elle aime la musique, mais les simples chansons populaires montent à ses lèvres, les matins de printemps ; elle n'ose dire, dans l'humilité de son cœur, qu'elle aime la poésie, mais elle se rappelle les vers qu'il lui a dits, tout bas, un soir, sur la terrasse, en contemplant la lune, et elle tremble d'émotion à ce souvenir.

MATHILDE SERAO.

LA VOIE DOULOUREUSE

En ce temps-là... le Christ Jésus approchait de tous les détails, il cherchait en vain le repos. terme de sa course en ce monde.

Il avait passé en faisant le bien !

L'étincelle de vie, jaillie du foyer divin, était allumée pour ne plus s'éteindre ; la semence jetée en terre n'attendait plus, pour germer, que d'être arrosée par la source où désormais s'alimenterait toute fécondité : le sang du Christ allait couler !

Il était à quelques jours de sa douloureuse Passion ; il le savait. Mais il n'avait pas encore dit : "Mon heure est venue !" !

Et, confiants et aimants, ses disciples se pressaient autour de lui, le suivant, l'écoutant, buvant ses paroles, se nourrissant de sa doctrine.

Mais, enfants encore, inconscients de la sublimité de la mission à laquelle ils allaient être appelés, ils n'avaient pas reçu la communication de l'"Esprit" qui devait, en illuminant leurs intelligences, fortifier leurs coeurs, et les conduire en héros et en martyrs à la conquête du monde moral.

Pour l'instant, c'étaient des hommes : des hommes ardents, purs, pleins de bonne volonté, mais soumis à toutes les défaillances de l'esprit et de la chair.

Ce soir-là, Jésus et les siens avaient reçu, dans Jérusalem, l'hospitalité d'un de ces amis du Maître, trop discrets ou trop pusillanimes, qui n'osaient pas encore confesser leur foi au grand jour ; mais qui se révéleraient, audacieux et inspirés, quand, eux aussi, auraient été touchés du feu sacré.

La soirée s'était écoulée dans un de ces suaves et intimes entretiens où l'âme du Sauveur se versait, pour ainsi dire, avec ses trésors de miséricorde et d'amour, dans l'âme des disciples.

Avec des dispositions différentes, mais tous avec respect et foi, ils avaient recueilli ces pénétrantes paroles, gravant dans leur intelligence encore assoupie le plus sublime des enseignements qui aient été donnés au monde.

Tous ?... Non. — Un d'entre eux était resté sourd : la passion qu'il nourrissait au fond de son coeur en avait déjà fait le sourd volontaire "qui a des oreilles, mais qui n'entend point."

Et, maintenant, ils dormaient ; étendus çà et là sur les divans de la salle hospitalière, ils cherchaient et trouvaient, dans le réconfort d'un sommeil réparateur, les énergies nécessaires pour les courses et les travaux du lendemain. Ils dormaient.

Ils dormaient ! Et Jésus veillait !

Accoudé sur le coussin qui aurait dû recevoir sa tête fatiguée, il veillait et il priait !

Aux approches de l'épopée sanglante dont il devait être le héros et la victime, et dont il savait

La grande angoisse qui lui arracherait le cri suprême de douleur et de résignation qui, après vingt siècles, fait fondre le coeur de l'humanité de terreur et de pitié, n'avait pas encore envahi son âme ; mais, déjà, il était saisi par les premières ondes de cette mer d'amertume qui devait le submerger.

Et le repos le fuyait !

O Croix auguste !
Signe sacré
Et révéral,
Soutien du juste,
Symbole aimé
De l'opprimé,

Eblouissant flambeau qui du haut du Calvaire
Sur l'univers entier projette sa lumière,
D'un supplice, infamant instrument odieux,
Que le sang divin change en drapeau glorieux.

Du paradis,
Clef lumineuse,
Victorieuse,
Tu resplendis.
En vain l'impie
Blasphème et crie
Satan dompté
Fuit irrité
Devant ta gloire
Et l'univers,
Brisant ses fers,
Aux cieux ouverts
En doux concerts
Dit sa victoire.

Salut, arbre chéri,
Où toute âme éplorée
Est toujours assurée
De trouver un abri.

Salut, salut, sainte oriflamme,
Guidant les martyrs de la foi,
Qu'un amour tout divin enflamme
Et tient groupés autour de toi.

Dans notre humble foyer, repose ô Croix si chère !
Qu'à tes pieds, chaque jour tes enfants réunis
Se rappellent combien Jésus aimait sa mère,
Et combien à son tour la mère aimait son fils.

Qui dira les pensées sublimes et profondes dont se nourrissait alors l'esprit de l'Homme-Dieu ? Qui dira l'extase et les ravissements où le plongeait la communication de la Vie divine dont son âme ne cessait jamais d'avoir la vision ? Qui dira aussi les angoisses et les tortures de son coeur, le plus aimant, le plus doux de tous les coeurs ?

Un soupir, une plainte fait descendre Jésus des hauteurs inaccessibles où la contemplation l'avait emporté. Un des siens souffre : il pleure, il gémit.

Alors, le Fils de Marie se lève, et, enveloppé dans son long manteau, il parcourt la vaste salle devenue un dortoir. A la veille du jour où il doit être abandonné de tous, la vue de ceux qui l'ai-

ment encore réchauffe son coeur, insatiable d'amour, et il s'approche de chacun des siens, cherchant de quelle bouche est partie la plainte douloureuse.

Voilà Simon ! le belliqueux Simon, appelé à de si hautes destinées, celui qui doit confirmer ses frères dans la foi, la pierre angulaire du futur édifice élevé par le Maître.

Jésus le regarde avec complaisance : c'est son bras droit, celui-là. Son ardeur a besoin d'être réglée, sa foi et son amour de s'étayer sur l'humiliation d'une défaite facile, et il sera l'assise inébranlable, la première colonne de l'Eglise.

Voici Mathieu, Marc, Luc, destinés à devenir les historiens de la plus belle époque de l'humanité.

Voici Jacques, un des favoris qui ont vu les splendeurs du Thabor, ce qui ne l'empêchera pas de dormir à Gethsémani !

Enfin, voici Jean !

Près du disciple "qu'il aimait" Jésus s'arrête, plus ému. Tous les autres sont des choisis ; celui-ci est l'ami, c'est l'élu qui, après s'être reposé comme un enfant du Ciel sur le sein du Sauveur, et avoir plongé dans les profondeurs de son coeur, s'élèvera, avec le vol de l'aigle, sur les confins extrêmes d'un génie qui cesse d'être humain, et, dans un chant céleste, essaiera de balbutier à la terre les splendeurs qu'il a entrevues.

Plus aimant, parce qu'il était plus pur, mieux que les autres, il a subi le charme du Sauveur.

Il dort, et le tendre regard que son Ami pose sur lui, ne l'éveille pas ; mais il le pénètre néanmoins, car un doux sourire épanouit ses lèvres, qui s'entr'ouvrent pour laisser passer ce mot dit avec amour :

"Maître !" !

Jésus, attendri, s'incline et, sur le front candide de l'Apôtre vierge, il pose un instant sa main bénissante.

Un seul lit n'a pas encore attiré sa présence. Il va s'éloigner sans s'être approché de Judas.

Mais la plainte qui l'a troublé tout à l'heure se renouvelle ; soudain, il revient sur ses pas, et, calme, les bras croisés, il s'arrête immobile au pied de la couche où le misérable dort d'un sommeil agité et fiévreux.

Le remords est-il plus puissant que l'amour ? Jean ne s'est pas éveillé au passage, et même au contact de Jésus ? Sous la persistance du regard pénétrant qui le fouille, le traître s'agite davantage : son visage con-

vulsé exprime la terreur et l'angoisse, il se débat sous l'étreinte d'un cauchemar épouvantable : le châtement peut-être !

Et Jésus, après avoir ramené sur les épaules de celui qui va le vendre, la couverture que ses brusques mouvements en ont écartée, le quitte et revient à sa couche.

Le bois dur de la Croix ne sera pas pour lui un lit plus douloureux ; il sait maintenant que, pour plusieurs, son immense amour sera stérile.

Viennent les fouets, les épines et les clous ! Vient la lance du soldat ! le glaive enfoncé dans le coeur du Sauveur par l'ingratitude de Judas lui a tracé le chemin !

JEANNE BERLAL.

ENTRE-NOUS

Maintenant que les rivières sont rentrées dans leurs lits, après avoir mené une vie de dévergondées dans nos campagnes et donné par leurs débordements un spectacle fort peu édifiant à notre vertueuse population, nous allons assister à une série de phénomènes, dont la contemplation ne lasse jamais ceux qui savent en apprécier toutes les beautés.

Chaque pays a son printemps, mais, nulle part, je crois, on ne peut en jouir autant que dans notre Canada, où cette saison dure si peu qu'on la croirait pressée de faire oublier sa triste devancière, au manteau blanc, pointillé de noir, cette année, par la fumée du charbon mou.

Le travail de la nature que l'on appelle la végétation est toujours étonnant pour moi, et plus d'un de mes lecteurs éprouve, sans doute, les mêmes sensations, au retour du renouveau.

Dès que j'ai commencé à penser, une idée ne cessa de m'obséder, idée étrange au premier abord, quoiqu'en somme assez naturelle : j'aurais voulu "voir pousser", vous avez bien lu, voir pousser les plantes, les feuilles, les fleurs, et j'ai passé souvent de longues heures à regarder avec attention un petit bouquet de feuilles naissantes, dans l'espoir de les voir changer, grandir, pousser.

Oh ! voir pousser ! Quelle merveilleuse chose ce devrait être !

Mais, ma constance n'étant jamais couronnée de succès, j'en conclus que les plantes, les arbrisseaux et les arbres étaient des travailleurs de nuit et que les mystères de la végétation ne s'accomplissent qu'après le coucher du soleil et seulement à la lumière plus douce des étoiles et de Phébé.

Et pourtant, on peut très facilement voir pousser.

◆◆ Procurez-vous des graines de laitues ou des fèves, ou d'autres plantes poussant assez vite, faites-les tremper deux ou trois jours dans l'eau pour en hâter la germination, puis prenez une caisse de quatre ou cinq pouces de hauteur, versez au fond un lit d'un pouce de chaux vive, remplissez de bonne terre, et enfouissez vos graines ou vos fèves dans cette terre. Enfin, arrosez et... vous serez étonné de "voir pousser" en peu de temps, un quart d'heure ou une demi-heure.

Voilà, en résumé, ce que j'avais lu un jour dans une revue scientifique.

On ajoutait même que, dans certaines maisons, on apportait sur la table, à l'heure du repas, une jolie jardinière remplie de chaux et de terre, comme susdit, qu'on y semait des graines de laitue préparées d'avance avec le plus grand soin, et que la salade, poussée pendant le repas sous les yeux des convives, était cueillie et mangée au moment du rôti.

Cette lecture me plongea dans un ravissement délicieux, et, ne voulant pas perdre de temps à chercher de la graine de laitue, je me précipitai dans la cuisine avec la rapidité d'un "tramp" (excusez l'anglicisme, il est voulu) invité à dîner au Windsor, et demandai d'une voix haletante si l'on avait des fèves. Il y en avait, et c'est d'une main tremblante que je choisis les plus belles, les plus dodues, pour les plonger aussitôt dans l'eau dégoûdée contenue dans une tasse à filets d'or.

Je les laissai trois jours durant et, après les avoir retirées et placées sur un morceau de drap pendant une nuit, je constatai le matin qu'un bout de germe montrait le nez sur le côté de chacune de mes fèves. Ma caisse étant préparée, je les y plongeai à peu de profondeur, je les recouvris, je les arrosai et... j'attendis, le cœur battant, comme celui d'un étudiant allant affronter les questions saugrenues d'un examinateur dyspeptique.

Au bout d'une demi-heure environ, je vis poindre quelque chose de blanc, grandir, grossir et s'élever à une hauteur de près de deux pouces.

Victoire ! j'avais vu pousser !
Eh bien, — je m'en souviens parfaitement, — j'étais content, et je ne l'étais pas, j'avais vu pousser, et je n'avais pas vu pousser.

La vérité est que, sans le savoir, quand je souhais tant de voir la plante grandir sous mes yeux, je croyais que ce spectacle m'aurait donné le secret de la végétation, m'aurait fait voir clairement le travail de la nature, et j'oubliais que ces mystères s'accomplissent dans des cellules infiniment petites, que les combinaisons des éléments qui constituent la plante se font d'une manière

invisible, en obéissant à des lois qui nous échappent et à des forces que nous expliquons tant bien que mal.

Bref, je ne me rendais pas compte que la solution que j'attendais était des plus prétentieuses, puisque ce n'était autre chose que la connaissance du secret de la création.

Et, bercé par des illusions sans bornes, emporté dans l'infini d'une rêverie sans limites, je retombai lourdement à terre, où je me retrouvai infiniment petit, faible et sans force, écrasé par la grandeur de Dieu, qui fit les hommes et les plantes, les soumit à des lois immuables, qui dispose de toutes les forces qu'il a créées et nous permet de les admirer sans les comprendre.

◆◆ D'autres aussi ont vu pousser des plantes, des arbres même.

Il me semble avoir déjà parlé de cela quelque part, il y a un certain nombre d'années, mais le sujet arrive si naturellement sous ma plume qu'il n'y a pas grand mal à redire une chose... que je n'ai peut-être pas dite.

Nombre d'officiers anglais revenant des Indes peuvent vous dire qu'ils ont vu souvent des fakirs faire pousser un arbre sous leurs yeux, en très peu de temps. Il arrive qu'un de ces Hindous se place au centre d'une place publique, appelle la foule et annonce qu'il va faire pousser un arbre. Après avoir fait une sorte d'invocation à Bouddha ou à une autre divinité de ce pays des tigres et des serpents, il fait plusieurs fois le tour de la place en regardant attentivement les gens qui sont assemblés, puis revient au centre, prend une poignée de terre ou de sable et y sème une graine dont je ne sais plus le nom. Et, à la stupéfaction de tous, une tige paraît, grandit, grossit et devient un grand arbre, que non seulement on voit, mais que l'on peut toucher. Plusieurs personnes dignes de foi affirmèrent l'avoir touché, palpé et être même montées dans ses branches.

Un jour, un de ces officiers, voulant aller au fond des choses et en avoir le cœur net, bien qu'il affirmât avoir vu et touché l'arbre, amena avec lui, à l'un de ces spectacles en plein vent, un domestique qu'il plaça à son côté, et lui ordonna d'ouvrir un appareil photographique au moment où il lui ferait un signe convenu.

L'arbre poussa, l'officier vit, le domestique le contempla tout en ouvrant son objectif, qu'il ferma bientôt, selon l'ordonnance. Au retour chez lui, l'officier développa la plaque, vit très bien l'image de la scène ; la place y était, les maisons environnantes, la foule amassée... mais d'arbre, point, pas la plus petite trace.

Comment expliquer cette étrange illusion ?

Bien des savants se sont occupés de la question et en sont arrivés à dire que l'Hindou, le fakir, devait avoir un grand pouvoir suggestif, et que les spectateurs étaient tout simplement sous l'effet de l'hypnotisme.

Au Moyen-Âge, on aurait résolu très vite le problème en disant que c'est le diable, mais le "diable au vingtième siècle" est un peu passé de mode.

◆◆ Nos législateurs font des lois. C'est leur droit, quand ils en éprouvent l'envie, et c'est même leur devoir lorsque la nécessité s'en fait sentir.

En voici une, ou plutôt un amendement à la loi, qu'un de nos Solons a proposé dernièrement :

"Sera réputée immorale, pour les fins de la présente loi, toute représentation, pièce ou scène de tout spectacle qui ridiculiserait le lien ou les lois du mariage, ou le malheur d'un conjoint trompé, ou qui placerait sous un jour favorable la vie du débauché, etc., etc., etc."

Ce commencement suffit pour nous faire voir l'intensité du brouillard qui enveloppe les protubérances cérébrales du grand moraliste, auteur de cette rédaction.

"Pour les fins de la présente loi" est très joli, mais ce sont là de ces mots inutiles ou sans signification, qui n'émailent que trop souvent nos lois conçues d'une manière hative et rédigées d'une façon barbare.

Cependant, si la forme prête quelque peu à la critique, le fond n'en est pas moins de la même force.

"Tout spectacle qui ridiculiserait le lien ou les lois du mariage". Qu'est-ce que cela veut dire, et qui diable s'est jamais évertué à ridiculiser le lien du mariage ? Avez-vous jamais vu représenter

une pièce où le lien du mariage était ridiculisé ?

Mais, moraliste de mon cœur, vous confondez, vous errez, vous pataugez complètement dans les marais de l'erreur. Ce n'est pas le lien du mariage que l'on attaque, qu'on veut atteindre, mais bien les mariages ridicules ou inconvenants.

Quand vous voyez un vieillard impotent, gâteux, épouser une jeune fille toute rayonnante de fraîcheur et de santé ; quand vous assistez à l'union d'une vieille édentée, fardée, et d'un jeune homme robuste et rougeaud ; quand vous voyez l'homme squelette épouser la femme colosse, un nain unir sa destinée à une géante, est-ce que cela ne vous inspire pas du dégoût ou ne vous fait pas rire ?

Voilà les mariages qu'il faut fêtrer,

Il y en a d'autres qui font pitié, mais qui n'en sont pas moins condamnables, malgré les meilleures raisons qu'on peut donner pour chercher à les excuser.

Est-ce que vous croyez que le mariage de Mlle d'Aubigné, plus tard madame de Maintenon, avec le cul-de-jatte Scarron, soit, malgré toute la vertu du mari et de l'épousée, chose bien recommandable et un bon exemple à donner au public ?

Allons donc, vous n'en convaincrez personne.

Vous ne voulez pas qu'on se moque du "conjoint trompé" ! Ah ! ma foi, c'est vouloir trop réformer l'humanité, et vous n'y arriverez jamais.

Tout le monde sait parfaitement que, dans les pays les plus moraux, il y a des femmes qui trompent leurs maris et des époux qui donnent des coups de canif dans le contrat, et si beaucoup de trompés sont tout à fait à plaindre, méritent la sympathie et l'estime des honnêtes gens, soyez certain que le monde sait généralement le reconnaître et mettre les torts du côté où ils sont. Mais, à côté de ces cas plus que regrettables, n'est-il pas de ces aventures vraiment comiques, quoique criminelles en elles-mêmes, qui nous font rire quand même et font peu pitié.

Quand Vulcain raconte ses malheurs conjugaux, tous les autres dieux de l'Olympe se mettent à rire et à chanter en chœur :

Vénus n'a pas tort,
Il mérite son sort.

Et cependant, chacun sait parfaitement que Vénus a vraiment tort de courir le guillemot, et que le pauvre forgeron de Jupiter est par trop puni d'avoir épousé, lui laid, la déesse de la Beauté.

Les hommes ne sont ni meilleurs ni pires que les dieux de la mythologie, les femmes non plus. Le monde est ainsi fait qu'il éprouve souvent le besoin de rire d'une infortune, et je vous avouerais franchement que, quand j'apprends qu'un usurier vient de perdre une grosse somme ou même qu'il est ruiné de fond en comble, je suis saisi d'un sentiment de joie que je ne puis m'empêcher de traduire par un éclat de rire ou un "c'est bien fait" énergique. Et cependant, ce n'est pas beau de se réjouir de la ruine de son prochain, — en tant qu'un usurier puisse être un prochain.

Du reste, l'amendement proposé était tout simplement un hors d'oeuvre parfaitement inutile, et, comme l'a fait observer le ministre de la Justice, la loi actuelle concernant les spectacles immoraux est tout à fait suffisante.

L'amendement a été jeté au panier avec tous les honneurs qui lui étaient dus.

◆◆ Les gens qui s'occupent de politique ont de quoi s'amuser en ce moment : Session à Ottawa, session à Québec, session à Toronto, au Nouveau-Brunswick et quelque part aussi dans l'Ouest. C'est une pluie de bills publics et privés.

Dans notre province, ce qui domine, ce sont les amendements au Code Civil, au Code de procédure civile et au Code Municipal. Si cela continue encore vingt ans, il ne restera plus trace du texte original de ces monuments de notre droit.

Partout où la session bat son plein, il y a des gens qui trouvent que le gouvernement, quelle que soit sa couleur, commet des actes infâmes, et qu'on devrait le démolir. Et dire que c'est toujours la même histoire !

Plus ça change, plus c'est la même chose.

LEON LEDIEU.

La gaieté est presque toujours cruelle ; on ne rit jamais qu'aux dépens de quelqu'un ou de quelque chose. — A. D'HOUDÉTOT.

LA MODE ILLUSTRÉE

PAR LAURENTIENNE

C'est une bien gracieuse et symbolique coutume que celle qui consiste à étrenner quelques jolis colifichets au jour de Pâques. Aussi, est-elle générale, et il ne faut rien moins qu'une température impossible pour qu'on y manque. Pauvre ou riche, jeune ou vieille, en effet, il n'est, pour ainsi dire, pas une seule femme qui n'arbore ce jour-là, soit un chapeau tout frais et neuf, soit un gentil costume clair, qui semble parler déjà des prochains beaux jours, soit un fichu coquet, soit, enfin, toutes ces choses réunies.

Et Pâques étant, par excellence, la fête de l'allégresse, il convient bien vraiment que la parure extérieure témoigne un peu de la gaieté de l'âme.

* * *

De quels jolis atours rêvent de se parer nos lectrices aimables pour la fête du renouveau ?

Voici quelques conseils que peut-être l'on aura le temps de mettre à profit, notre journal devant être en avance de quelques jours. Un mot des chapeaux tout d'abord. Disons que, plus que jamais, la mode est aux pailles légères et travaillées. Les unes sont fines, ajourées comme des dentelles ; d'autres tourmentées, hérissées de petits piquants ; d'autres ténues et frêles, sont si légères qu'on les façonne en toques, en draperies, comme du tulle ou de la dentelle. Les fleurs, en guirlandes, s'emploient énormément. On voit les roses mignonnes, les fleurs de cerisier, de pommier, les marguerites, les roses blanches, les oeillets, les geraniums, les muguet, les lilas blancs, les myosotis. Les plumes d'autruche noires ou blanches se voient beaucoup posées à plat sur les chapeaux de grande toilette, même sur les plus légers et les plus printaniers.

* * *

Soyons très attentives au choix des garnitures, car ce sont elles qui dénotent la finesse du goût. Nous conseillons, en cette matière, beaucoup de sobriété : il ne faut pas avoir l'air de porter sur soi des échantillons de tous les accessoires à la mode et ressembler ainsi à quelque mannequin d'essayage. Un ornement doit avoir sa raison d'être presque obligatoire. En biais, le velours, le drap ou la soie paraissent cacher la couture d'un volant en forme ; au corsage, la dentelle ou la passementerie terminent une manche, dessinent une encolure, ourlent une pèlerine ou la simulent ; on ne doit pas pouvoir rien en retrancher sans déparer la toilette. Mais que de fois nous ne saurions en dire autant. Certaines personnes croient qu'il est nécessaire de charger une robe pour l'embellir et la rendre plus habillée, c'est une erreur ; le beau et le simple sont inséparables. J'entends par simplicité l'absence de tout élément compliqué et tourmenté.

* * *

Nos illustrations de ce jour vous suggéreront sans doute quelques jolies idées de costumes de ville et de visite.

* * *

Pour les robes et costumes de rue, la fureur est au "snow flake". Ce sont ces tissus, drap, homespun ou étamine de diverses nuances, mais tout

émaillés de petites taches blanches simulant des flocons de neige. C'est nouveau, original et par le fait même, admiré.

Le boléro durait depuis bien longtemps, mais, étant si pratique et seyant, il plaisait beaucoup. La Mode est inconstante mais elle aime toujours à plaire. Or, voilà, qu'ingénieuse, elle a imaginé de garder le boléro, ne lui faisant subir qu'une toute petite modification, mais d'en changer le nom en celui plus "sport" de "Monte Carlo". Le vêtement "Monte Carlo" est donc un boléro, mais un boléro libre, c'est-à-dire qu'il n'est pas collant à la taille et qu'il tombe droit, laissant voir la blouse et la ceinture. Ces vêtements se font soit ajustés dans le dos, soit libres et amples tout le tour.

* * *

Un homme de goût disait que le dernier mot de la toilette féminine résidait dans la chaussure et les gants. Rien n'est plus vrai. Portez la plus riche et la plus élégante robe, si vous n'êtes pas irrémédiablement chaussée et gantée, vous n'au-

rez pas ce charme de distinction sans lequel il n'est pas de vraie élégance.

A ce propos, qu'il me soit permis de rappeler à mes lectrices que l'endroit par excellence pour gantier les jolies mains, c'est chez Lanctôt, rue Saint-Laurent. Cette maison a fait sa spécialité depuis longtemps des gants et des corsets, ces



FIG. 1.
ROBE en crêpe de Chine mordoré avec collet incrustations de chantilly noir. Velours ciel au col. Ceinture noire.

FIG. 2.
ROBE en crêpe de Chine gris argent garnie de chantilly gris. Manches et col en linon.

FIG. 3.
ROBE en voile bleu lin plissé et ajouré de guipure. Grand col guipure.

FIG. 4.
ROBE en étamine légère. Jupe foncée, corsage avec pèlerine guipure, parements de soie plus foncée.

deux accessoires si précieux de la toilette, et qui demandent à être choisis avec tant de soins, et elle y donne naturellement sa complète attention. Aussi, peut-on dire sans crainte de faire erreur que les gants, de même que les corsets, sortis de chez Lanctôt, portent un cachet tout particulier d'élégance et de fini. C'est ce qui fait qu'ils sont si populaires parmi l'élite de nos mondaines.

* * *

Il ne me reste maintenant que juste assez d'espace pour souhaiter à mes gentilles lectrices, une Pâques joyeuse et ensoleillée.

LAURENTIENNE.

POUR GUÉRIR UN RHUME EN UN JOUR

Prenez les Tablettes "Laxatives Bromo Quinine." Tous les pharmaciens remboursent l'argent si elles ne guérissent pas. La signature de E.-W. Grove est sur chaque boîte. — 1

ETUDIONS NOTRE LANGUE

GUERRE AUX LOCUTIONS VICIEUSES

ABANDER. — Ne dites pas ABANDER une foule contre quelqu'un, dites AMEUTER ou SOULEVER...

S'ABIMER. — Au lieu de dire : Je me suis ABIME les mains, dites : Je me suis BLESSE les mains.

D'ABORD QUE... — Cette espèce de conjonction doit être remplacée par PUISQUE. Exemple : PUISQUE j'y suis, j'y reste ; et non pas : D'ABORD QUE...

A BRASSE-CORPS. — Deux athlètes peuvent se battre à BRAS-LE-CORPS, mais non à BRASSE-CORPS.

ABRIER. — N'est pas français dans le sens de COUVRIR avec des couvertures. Ne dites pas : ABRIEZ-moi les pieds, dites : COUVREZ-moi les pieds.

FAIRE ACCREIRE. — Nous pouvons faire ACCROIRE, mais non ACCREIRE quelque chose à quelqu'un.

ACHALER. — N'est pas français. Au lieu de dire : "Cet homme m'ACHALE, dites : ...MIMPORTE, m'INCOMMODE, ou me FATIGUE.

ADRETTE. — Dites : Telle personne est ADROITE ou HABILE, mais non ADRETTE. L'EDUCATEUR.

les évitons souvent, excepté à dîner, peut-être, alors que nous pouvons nous permettre, pendant deux heures, le luxe et le charme de leur conversation. Nous n'épousons pas non plus les femmes qui nous amusent ; nous les fréquentons, nous faisons toutes sortes de choses pour elles... et avec elles... et puis nous nous retirons discrètement.

Quelles femmes épousons-nous donc ?

Je vais vous le dire.

Je mets de côté, cela va sans dire, les femmes que nous épousons pour leur fortune ou pour leur dot.

La femme qui plaît à l'homme sensé et réfléchi et qu'il épouse, est cette charmante petite femme, douce et aimable, enjouée, dévouée, qui nous permet de la protéger, de la chérir et de la choyer en retour de toutes les joies qu'elle apporte à notre foyer.

Je ne sais trop comment vous décrire cette petite femme-là. Est-elle belle ? — Pas nécessairement.

Jolie au moins ? — Oui, plutôt jolie que belle.

Bien faite ? — Sans contredit. La beauté du visage s'en va, une jolie taille reste.

Aimable, enjouée ? — C'est l'essentiel.

Intelligente ? — C'est indispensable ; sensée surtout.

Instruite ? — H'm... oui.

Savante ? — Grand Dieu, non ! L'idée seule me fait passer un frisson d'épouvante de la tête aux pieds.

Ponctuelle ? — Comme un militaire.

Sérieuse ? — Pas trop.

Frivole ? — Un tant soit peu.

Coquette ? — Pourquoi pas ?

Une nature artistique ? — Oui, sans exagération.

Somme toute, une femme sensée, pleine de tact, fine, intelligente, diplomate et cosmopolite : duchesse dans son salon, si j'y reçois quelque membre de l'aristocratie la plus fière du monde ; cuisinière habile si, sans tambour ni trompette, mon cordon-bleu me laisse en pian ; maîtresse piquante et gaie, quand l'heure du repos a sonné et que le travail est mis de côté ; bon camarade, philosophe, quand je l'emmène avec moi en voyage ; infirmière aux petits soins si je tombe malade ; amie et compagne de mes enfants ; conseillère sage et sûre dans les moments d'inquiétude ; soutien dans les moments de défaillance ; courageuse dans les dangers qui peuvent me menacer, et toujours prête à combattre à mes côtés ; une femme protégée qui passerait sa vie à m'étudier et à me plaire, comme, en retour, je serais heureux de passer la mienne à l'étudier et à lui plaire.

Ecrivez tous les traités que vous voudrez sur la femme, l'amour et le mariage, voilà, mesdames, la femme qui plaît aux hommes sensés et qu'ils épousent.

MAX O'RELL.

PRIMEURS DE CHOIX

Soucieux de stimuler le talent des artistes canadiens, l'"Album Universel" vient de conclure avec M. Edmond J. Massicotte un engagement par lequel ce dernier s'engage à lui fournir sa collaboration assidue.

Dans ses oeuvres d'art, M. Massicotte ne devra traiter que des sujets essentiellement canadiens.

Nos lecteurs peuvent donc compter sur une longue série de scènes canadiennes, propres à les intéresser au plus haut point.

Dès la semaine prochaine, l'"Album Universel" commencera la publication de ces dessins inédits, dont le premier est intitulé "Les Sucres".

Tous les amateurs des beaux-arts ne sauraient manquer de se procurer ces primeurs de choix.

ANNALES MONDAINES

Je regrette presque d'avoir écrit ce titre, maintenant, tant il me semble hors de propos en cette saison... du moins à Montréal. En effet, tout ce que le Carême n'a pas paralysé de notre vie mondaine s'est transporté à Québec ou à Ottawa, où les sessions parlementaires sont prétextes à mille et un événements sociaux.

Ce n'est pas une plainte, car nous savons bien que la Pâques qui s'en vient, très prochaine maintenant, va remettre toutes choses à point, et que la fin d'avril verra reflourir, en même temps que la belle nature, bals, sauteries et "parties" de toutes espèces. C'est égal, notre tâche de chroniqueur mondain, tout en paraissant être simplifiée par cette absence de "mondanités", n'en offre pas moins, de ce même fait, une sérieuse difficulté.

Quoi dire d'intéressant, en effet ? L'Unica Sainte-Cécile a bien donné un joli "euchre", fort réussi, mais déjà, ce n'est plus d'actualité. Le temps passe si vite, et la vie aussi, qu'un événement qui date de quinze jours prend déjà des airs d'antiquité.

Rien donc à enregistrer, si ce n'est, par ci, par là, quelques toutes petites réunions tout à fait intimes, où l'on a joué au whist et taquiné, aussi légèrement que spirituellement, la réputation du prochain, peut-être, jusqu'à minuit, heure tardive pour un temps de carême. Et encore, sommes-nous bien avertis de ne pas publier, parce que tant d'amis n'avaient pas été invités. "Si c'eût été une grande soirée, vous comprenez, c'est parfait, mais une petite affaire comme ça, il vaut mieux n'en rien dire."

Et je me tais, promettant bien qu'après Pâques mon carnet sera mieux rempli, quand ce ne serait qu'avec tous les jolis mariages qui ne manqueront pas de se célébrer — dénouements heureux de romans commencés au cours du dernier carnaval.

LAURENTIENNE.

L'expérience est un trophée composé de toutes les armes qui nous ont blessés. — MME DE SABLE.

PAQUES

Avril est revenu nous donner l'allégresse
D'un printemps précurseur de prés couverts de [fleurs]

Et d'un zéphyr plus doux dont la tiède caresse
Bercera notre rêve au rythme de nos coeurs !

La vie est belle encore au sein de la souffrance,
Puisque tout en ce monde acclame avec amour
Le mystère enchanteur que donne l'espérance
A tous ceux dont la foi s'exalte en ce beau jour.

Car la paix souveraine au domaine des choses,
Attire nos regards vers l'infini des cieux
Que Pâques nous promet, lorsque, paupières closes,
En priant nous sentons une larme à nos yeux !

L. D'ORNANO.

Montréal, 1903.

LA FEMME QUI NOUS PLAÎT

M. Faguet, de l'Académie française, discute la "femme qui plaît aux hommes", dans la "Revue Bleue".

J'ai en ce moment devant moi six revues, dont deux m'arrivent d'Angleterre et trois des Etats-Unis, où la même question se trouve traitée. Deux de ces articles sont signés par des femmes.

Mon Dieu ! que les femmes se font donc encore d'illusions sur le genre de femmes qui plaît aux hommes !

Je sais bien qu'il en existe un certain nombre qui affirment que les femmes ne cherchent pas du tout à plaire aux hommes, et que, grâce à leur émancipation qui augmente tous les jours, et à l'indépendance dont elles jouissent de plus en plus, elles peuvent fort bien se passer de nous.

C'est possible... mais je n'en crois pas un mot.

D'abord, tant que nos moeurs et coutumes voudront que ce soit l'homme qui propose à la femme, le mariage sera toujours une promotion sociale pour la femme. Le célibat ne prouve pas qu'une femme n'a jamais été aimée et recherchée en mariage ; mais le mariage prouve qu'elle l'a été. C'est déjà cela, n'est-ce pas ? Certainement, je ne crois pas exagérer en disant que neuf hommes sur dix ne se marient pas faute d'inclination, et que neuf femmes sur dix ne se marient pas faute d'invitation.

Oui, mesdames, c'est votre destinée de devenir épouses et mères, et c'est aussi votre désir. Voilà pourquoi nous pouvons nous permettre de vous dire quel est le genre de femmes qui nous plaît.

Veillez bien croire que nous ne sommes pas les sots pour lesquels beaucoup d'entre vous veulent bien nous tenir.

Nous n'épousons pas les femmes parce qu'elles sont jolies, parce qu'elles sont bien faites et s'habillent à la dernière mode, parce qu'elles chantent bien, dansent avec grâce et montent à cheval avec élégance. Non, il y a des femmes qui remplissent toutes ces conditions et qui sont assez complaisantes pour nous accorder leurs sourires sans nous imposer la cérémonie de M. le maire ou celle de M. le curé. Nous n'épousons pas les femmes qui ont trop d'esprit et de talent ; au contraire, nous

L'artiste est une lyre vivante et consciente, que le contact de la nature révèle à elle-même et fait vibrer.

* * *

Etre professeur, c'est donner sa vie à des inconscients qui se moquent de votre façon de vous sacrifier.



—Comme j'en envie ces gens qui ont les pieds nickelés ! Ils ne marchent pas, c'est possible, mais au moins ils n'ont pas la goutte !

LE NID D'AIGLE

Endregard était le nom d'un petit village de Norvège, enfermé, solitaire, entre d'énormes murailles de rochers. Le plateau uni et fertile, sur lequel il était bâti, avait été divisé par un large torrent qui descend de la montagne pour se répandre dans un lac, non loin du village. Un jour avait paru, dans une barque, sur ce lac, l'homme qui, le premier, s'était établi dans cette vallée. Il s'appelait Endre, et les habitants actuels du village descendaient de lui. D'aucuns prétendaient qu'à la suite d'un meurtre, il avait été forcé de s'enfuir dans cette solitude, et que c'était pourquoi tous les gens du lieu, ses descendants, avaient l'air si sombre. Mais d'autres pensaient qu'il fallait l'attribuer aux murs de rochers, si hauts, que même à la fête de Jean, le jour le plus long de l'année, les rayons du soleil ne pouvaient pénétrer dans la vallée, passé cinq heures du soir.

Au-dessus de ce village, un nid d'aigle était accroché à la plus haute pointe d'un rocher à pic. Chaque année on apercevait la femelle quand elle se mettait à couver, mais personne encore n'avait pu grimper jusqu'au nid. L'aigle planait souvent sur le village et enlevait ici un agneau, là une petite chèvre ; une fois, il saisit même un petit enfant et l'emporta. De sorte qu'on sentait, au village, qu'il n'y aurait plus de sécurité tant que les puissants oiseaux habiteraient leur inaccessible nid.

Parmi les paysans, la légende courait que — il y a bien des années — deux frères du village étaient parvenus à atteindre le nid et à le détruire. Mais à présent, nul n'était plus en état de recommencer.

Quand deux personnes se rencontraient dans le village, elles parlaient du nid d'aigle et regardaient en l'air. On savait à quel moment de l'année les oiseaux de proie revenaient, sur quel point du pays ils s'étaient abattus, le mal qu'ils avaient encore fait, et quel homme hardi avait péri en essayant de monter jusqu'à eux.

A peine les enfants du village pouvaient-ils marcher qu'ils s'exerçaient à grimper et à escalader les rochers, afin de le détruire, comme les deux frères l'avaient fait.

A l'époque dont il est question ici, le plus robuste garçon du village s'appelait Leif. Il ne descendait pas d'Endre. Il avait les cheveux frisés et de petits yeux. Il aimait les exercices physiques et toutes les sortes de jeux. Depuis sa tendre enfance, il annonçait que tôt ou tard, il arriverait jusqu'au nid d'aigle. A la vérité, les vieilles gens pensaient qu'il aurait mieux fait de ne pas se vanter si fort. Mais ces propos l'ex-

citaient encore davantage, et, sans attendre l'âge du plein développement de sa vigueur physique, il entreprit un jour de gravir le roc des aigles.

C'était par une belle matinée de dimanche, au commencement de l'été ; les jeunes oiseaux du nid devaient être éclos depuis peu. Une grande foule s'était rassemblée au pied du rocher, à la nouvelle du coup d'audace de Leif. Les vieux disaient : "non", les jeunes : "oui". Cependant, Leif, qui avait l'habitude de n'écouter personne, n'attendait que le moment où la femelle quitterait son nid.

Aussitôt, il atteignit en quelques sauts un arbre qui croissait à plusieurs pieds au-dessus du sol, dans une infractuosité du rocher, et à l'aide des branches duquel il se mit à grimper. De petites pierres se détachèrent sous ses pieds... les roches et la terre commençaient à glisser. Autour régnait un silence solennel. On n'entendait rien que le grondement sourd, continu du torrent, venant de l'endroit où il se jetait dans le lac.

La paroi du rocher devenait plus escarpée, plus escarpée encore. Parfois, Leif se tenait longtemps cramponné d'une main en cherchant du pied un point d'appui qu'il ne pouvait pas voir. Bien des spectateurs, des femmes surtout, se détournèrent avec épouvante, disant que ce téméraire garçon n'aurait jamais tenté pareille folie, si ses parents avaient vécu. Mais Leif trouvait toujours un nouveau point d'appui, et, à mesure, en cherchait un autre, tantôt de la main, tantôt du pied. A ce moment, le pied tout à coup lui manqua. Leif glissa... Il retrouva cependant l'équilibre et reprit sa course. Ceux qui se trouvaient en bas, au-dessous de lui, entendaient son souffle haletant.

Alors, une grande jeune fille, qui s'était tenue à l'écart, assise sur une pierre, se leva. Elle se nommait Dagmar, et l'on savait par elle que, tout enfant, elle s'était fiancée à Leif, quoiqu'il n'appartint pas aux familles du village. Et elle étendit les deux mains vers lui et cria :

—Leif !... Leif !... pourquoi fais-tu cela ?

Tout le monde se retourna de son côté ; son père s'approcha d'elle, mais elle ne le reconnut pas ; tant ses regards étaient fixement attachés en haut.

—Descends, Leif, continua-t-elle, suppliante. Fais-le pour moi, qui t'aime ! Tu n'as rien à gagner là-haut !

On vit qu'il hésitait... Il s'arrêta une minute ou deux... puis il continua résolument à grimper. Sa main et son pied parurent raffermis. Pourtant, il était visiblement fatigué, car il se reposait plus souvent. Une grosse pierre se détacha sous lui et roula avec fracas sur la paroi du rocher, comme un sinistre présage. Tous ceux qui, jusque-là, étaient restés à regarder, se disposèrent aussi maintenant à s'en aller, disant qu'ils ne pouvaient pas supporter plus longtemps cette vue.

A ce moment, Leif, de la main droite, tâta le roc pour s'élever encore.

Alors — Dagmar le vit distinctement — sa main glissa. Il se retint encore fortement de l'autre main, jusqu'à ce que celle-ci lâcha prise de même.

—Leif ! s'écria la jeune fille, si fort que sa voix alla résonner contre la muraille rocheuse et que tout le monde se mit à crier aussi :

—Il tombe ! clamèrent-ils tous comme d'une seule voix, et hommes

et femmes tendirent les bras vers lui.

Il tombait, en effet, entraînant avec lui le sable, les pierres, les roches ; il tombait, il tombait toujours plus vite. Tous se détournèrent pour ne plus voir ; mais ils entendirent un craquement sourd, puis un violent heurt, comme ferait en tombant une masse de terre humide.

Lorsqu'ils eurent enfin le courage de regarder, Leif gisait là, sur le sol, brisé, mutilé, méconnaissable.

La jeune fille était en même temps tombée sans connaissance, et son père l'emportait.

Les jeunes gens qui avaient poussé Leif à cette action téméraire n'osaient ni le toucher, ni prêter leur cours, ni même le regarder. Ce fut aux vieux à tout faire, et le plus âgé dit, pendant qu'on l'enlevait :

—C'était insensé !... Mais, ajouta-t-il, en manière d'avertissement : il est bon toutefois qu'il existe quelque chose de si haut que personne ne puisse y atteindre.

BJOERNSTJERNE BJOERNSON.

(Traduit du norvégien par E.-F. d'Arzinot.)

SEMAINE DE PAQUES

Les dames sont invitées à rendre une visite à la maison VALLIERES, qui offre, à l'occasion de Pâques, les plus hautes nouveautés dans les GANTS, COSTUMES, MATINÉES, CHAPEAUX, etc., etc.

MAISON VALLIERES,

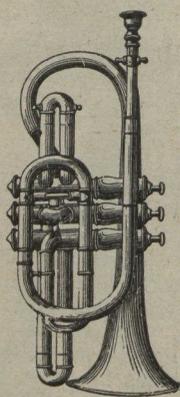
1459 STE-CATHERINE,

Coin Montcalm.

EDMOND HARDY,

1686 RUE NOTRE-DAME.

Pour cause d'incendie la maison Hardy offre à GRANDE RÉDUCTION des marchandises qui ont été légèrement endommagées par l'eau, telles que :—



Violons, Mandolines,
Guitares,
Banjos, Archets,
Cornets, Flutes
Clarinettes,
Trombones,

Musique en Feuille pour Piano, Violon, Violoncelle, Flûte, Clarinette, Cornet. Recueils de Mélodies ; Grand choix de Musique Religieuse, Musique pour Orgue et Harmonium, etc., etc.

CORDES DE VIOLON DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

Demandez le nouveau catalogue de musique vocale et instrumentale de

EDMOND HARDY, 1686 rue Notre-Dame, Montreal.

Téléphone Main 2466.

La Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal (Fondée en 1846)

Capital Souscrit	\$2,000,000.00
Capital Versé	600,000.00
Fonds de Réserve	700,000.00

SIR WM H. HINGSTON, M.D., Président.

R. BELLEMARE, Vice-Président.

A. P. LESPERANCE, Gérant.

Nombre de Comptes ouverts 64680

BUREAU CENTRAL, 176 RUE ST-JACQUES.

SUCCURSALES :

1532 rue Ste Catherine, est.

2312 rue Notre-Dame, ouest.

656 rue Notre-Dame, est.

Coin des rues Condé et Centre..

946 rue St Denis, coin Rachel.

2273 rue Ste Catherine, Ouest, coin Avenue McGill College

Cette Banque est la seule incorporée en vertu de l'acte des Banques d'Épargne faisant affaires dans la ville de Montréal. Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelques petites qu'elles soient des classes ouvrières et industrielles et d'en faire un placement sûr.

Sa charte donne toute la protection possible aux déposants, et, n'ayant pas de billets en circulation, les déposants ont le premier droit sur toutes les valeurs que possède la Banque.

LA BANQUE EMET
DES PETITES
TIRELIRES



BANQUES
D'ÉPARGNES A
DOMICILE.

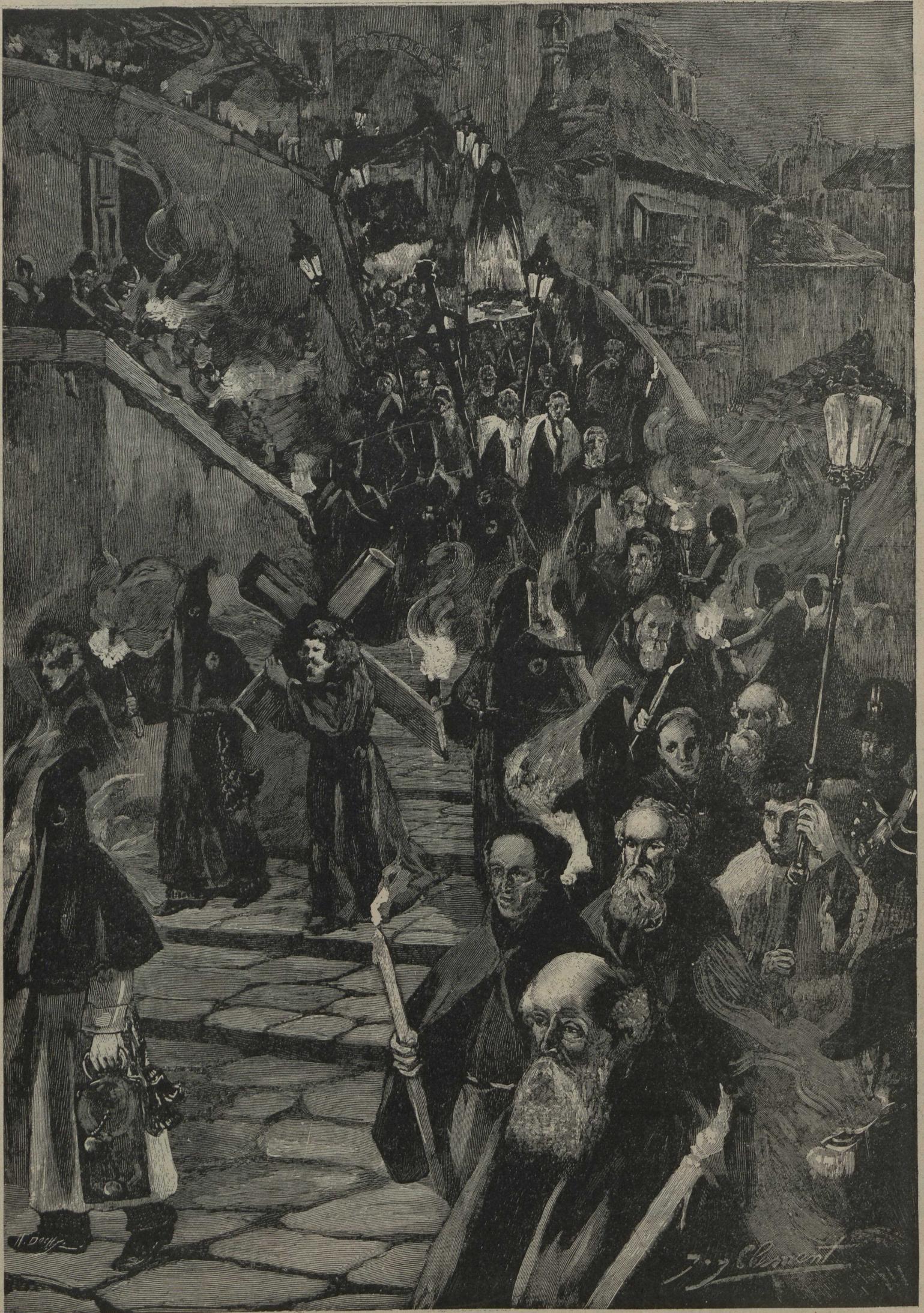


COMMENT SE CÉLÈBRE LE DIMANCHE DES RAMEAUX EN CERTAINES PARTIES DE L'EUROPE



PAUL CARON - 1903

ILLUSTRATION SYMBOLIQUE DE PAQUES, FÊTE PROFANE



LE VENDREDI SAINT AUX ENVIRONS DE FLORENCE, d'après le tableau de M. Clément

DANS LE MONDE ENTIER LE MERVEILLEUX TONIQUE

VIN MARIANI

Est reconnu par les autorités médicales, et par les personnages les plus célèbres comme le grand régulateur du

SYSTEME NERVEUX ET DES FORCES VITALES



LA REINE D'ANGLETERRE

Le London Court Journal dit :

"C'est bien connu que Sa Majesté la Reine a reçu une augmentation de force par le VIN MARIANI."

Donne une action saine et vigoureuse au corps et au cerveau, il tonifie l'estomac, enrichit le sang et affermit les nerfs ; donne une brillante couleur aux Joues, et une grande vivacité à l'intelligence.

Si vous êtes faible, épuisé ou fatigué, prenez du **VIN MARIANI**, il vous fera beaucoup de bien.

VIN MARIANI fortifie le cœur, donne de l'élasticité et de la vigueur aux muscles.

CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

REFUSEZ LES SUBSTITUTS.

MADAME ALBANI
La Grande Cantatrice Canadienne



"Le VIN MARIANI est des plus précieux pour renforcer la Gorge et la Poitrine. Il m'a été très efficace, et j'en ai toujours à ma disposition. Je l'ai recommandé à beaucoup d'artistes, chez qui, il a produit les meilleurs résultats."

E. ALBANI GYE.

VIN MARIANI

est un puissant tonique pour les Fièvres, l'Anémie, l'Insomnie, la Dyspepsie, la Perte de l'Appétit, la Grippe, les Bronchites, les Maladies de la gorge, etc. Il est indispensable pour hâter la convalescence.

Nous avons en notre possession des témoignages donnés par écrit par au-delà de

8,000 Médecins au Canada et aux Etats-Unis.

MARIANI & CIE,

PARIS, LONDRES, NEW-YORK ET MONTREAL



Palais Anitchkoff, St-Petersbourg, 6 déc. 1894
A. M. Mariani, Paris, France,
"Sa Majesté l'Impératrice Marie Feodorovna, trouvant que l'usage de votre vin tonique lui est très avantageux, vous prie d'envoyer immédiatement une caisse de 50 bouteilles de VIN MARIANI, adressée à Sa Majesté l'Impératrice."



—Oh! sir captain, je suis mal dans ma cabine, elle est trop petite.
—Mais il fallait le dire plus tôt. Vous attendez d'être au large pour vous plaindre d'être à l'étroit.

CHOSSES ET AUTRES

—Le bourdon de Moscou pèse 202 tonnes.

—La moyenne annuelle de ceux qui meurent de misère est de 312 en Angleterre et de 260 en France.

—La Roumanie est peut-être le plus heureux pays du monde... Quatre millions de Roumains sur six ne savent ni lire ni écrire, et cent mille

à peine possèdent une instruction primaire.

—On ne risque pas trop en Chine de recevoir des pièces démonétisées, puisqu'à l'heure actuelle on en passe encore légalement qui portent l'effigie d'empereurs ayant vécu il y a deux mille ans.

—La ville de Berlin paye un oiseleur pour fournir plusieurs établissements scientifiques d'oiseaux et de nids d'oiseaux avec leurs oeufs. C'est sans doute le seul fonctionnaire de ce genre qui existe en Europe.

—Le plus gros livre qui soit au monde se trouve dans le Dakota du Sud (Etats-Unis d'Amérique). Il pèse environ 160 livres, et notre Larousse lui-même paraîtrait auprès de lui gros comme un paroissien. Ce bouquin, un peu encombrant pour une bibliothèque, sert de registre à tous les visiteurs du Dakota.

—Des marchands de gros de Vancouver ont fait de louables efforts pour introduire le commerce du saumon dans le Sud-africain. On en a déjà expédié 617 boîtes comme échantillons. On espère en conséquence de faire avant longtemps un bon commerce d'exportation.

—On plante chaque année, en Italie, des milliers d'acres de mûriers, pour l'élevage des vers à soie. Ces

arbres vivent pendant 50 et 70 années.

—Le gouvernement des Indes Anglaises dépense une moyenne de \$3.50, par mille carré, pour protéger les forêts contre l'incendie.

—Dans l'Ouest canadien, le cuivre en lingot est en hausse de 25 pour cent ; les range boilers (bouilloires à poêle), sont à 50 pour cent en hausse ; l'étoupe à l'usage des plombiers est en hausse de 50 pour cent, et les fers à chevaux, de 5 à 10 pour cent, en hausse, prix de l'Est.

—On constate, dit le "Commercial" de Winnipeg, qu'il y a un commerce actif, entre le Manitoba et l'Est du Canada, pour la vente des chevaux de race et de première classe.

—On lit dans le "Toronto Star" que le porc canadien est actuellement en grande demande aux Etats-Unis, où il est bien plus rare que d'habitude. Il se fait en conséquence de grandes expéditions à Buffalo actuellement, à des prix très rémunérateurs.

—La puissance de pression que peut supporter les extrémités d'un oeuf, après expérience faite, varierait entre 400 à 675 livres de pression extérieure par pouce carré, pour huit oeufs ordinaires.

—On estime que l'on a coupé 550,000,000 de pieds de bois, cet hiver, à la Baie Georgienne, et que l'on va exporter aux marchands des Etats-Unis 85 pour cent de ce montant.



CORSETS BUSC "POIRE" — Efface le ventre.

C. P. à la Sirène — Corsets français — Goussets en Élastique sur les manches et le dessous du bras. Très léger pour l'été.

CORSETS D'ÉTÉ — en net à 25 cts et plus. En lawn à 75 cts et plus.

BUSTLES — Les plus élégantes formes "Queen Elizabeth," "La Rose."

JARRETIÈRES — "Hook" et "Foster."

SPECIALITÉS DE CORSETS : D. & A., P. N., R. & G., C. P. à la Sirène, P. D., La Grecque, B. & C., Sahlín Dress Form, W. B. American Lady.

J. B. A. LANCTOT,

FABRICANT DE GANTS,

Tél. Main 3187. 152 rue St-Laurent.

Corsets et Gants réparés avec soin.

PROF. LAVOIE**PERRUQUES
ET TOUPETS**

Pour Dames et Messieurs. Une spécialité : Cheveux teints de toutes les couleurs. Coiffures pour les bals et les soirées.

Servez-vous du
"SECRET DE
LA BEAUTE"

du Prof. LA VOIE pour embellir le teint, santé et beauté pour la peau.

1656 rue Notre-Dame, Montreal.



opèrent un même nombre de fuseaux.

—En 1800, il y avait moins de 50 chevaux en Australie. Il y en a aujourd'hui 2,000,000.

—La superficie moyenne des fermes de "squatters" dans l'Australie-Sud est de 78,000 acres.

—Au Canada, 35 millions d'acres de terre sont sans culture, les fermes ayant une moyenne de 93 acres.

—Il se prend annuellement une moyenne de 450,000 phoques dans les eaux de l'Amérique du Nord.

—Le plus long canal-tunnel est celui de Chesapeake, Ohio. Il a 4 milles et passe à travers les Alleghany.

—Sur les 400 membres de l'Aero-Club de France, 50 sont propriétaires de ballons, et il s'est fait 150 ascensions l'an dernier.

—Un homme qui travaille pourrait vivre en mangeant 8¼ livres de blanc d'oeufs pour seule nourriture ; mais s'il consommait tout l'oeuf, 2¼ livres suffiraient.

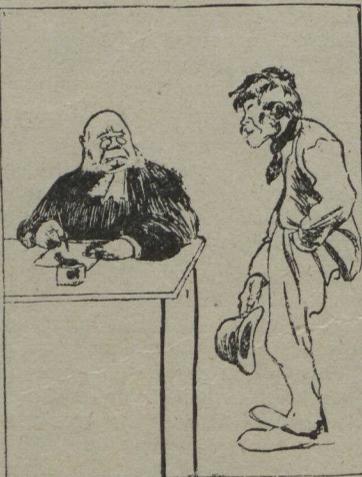
—Avec les meilleurs yeux du monde, vous ne pouvez voir que 5,000 à 8,000 étoiles. Un puissant télescope en peut embrasser 50,000 environ, et l'on estime qu'il n'y a pas encore d'instrument capable de nous faire voir toutes les étoiles qui existent.

GRADATION.

Un rhume de cerveau négligé dégénère en rhume et fluxion de poitrine. Le BAUME RHUMAL est le vrai spécifique à employer.

LE SOLDAT AMBITIEUX.

—C'est drôle ! L'empereur ne m'a pas regardé, aujourd'hui... Y m'aurait regardé bien, puisqu'il m'a appelé une fois imbécile !



—Allez pour cette fois, mais j'espère que c'est la dernière fois que je vous vois ici !

—Comment, est-ce que vous allez prendre votre retraite déjà ?...

COMMERCE DELOYAL

**Les Canadiens qui réussissent se voient souvent
En butte à une opposition presque malhonnête.**

Le bruit des guérisons extraordinaires de toux obstinées, de bronchites graves, et de toutes espèces de maladies des bronches et des poumons, opérées par l'emploi du

**Sirop Mathieu de Goudron
et d'Huile de Foie de Morue,**

s'était à peine répandu dans le pays, le succès presque invariable de ce remède s'était à peine fait connaître, que dès commerçants, jaloux de ce succès, imaginaient déjà des imitations du Sirop Mathieu. Et comment faire, se disent les imitateurs, pour livrer au commerce une préparation qui ressemblerait plus ou moins à celle dont les résultats étaient si surprenants.

Le Chimiste J. L. MATHIEU n'avait réussi à combiner les éléments curatifs qu'après six années d'expériences, d'essais, de combinaisons. Mais les imitateurs s'y prennent autrement.—Le Sirop Mathieu est noir, les imitations le sont aussi, il goûte un peu de ci, un peu de ça, allons, ajoutons un peu de ces substances !—Mais le malade ? ah ! pour lui ils n'ont pas de souci. Ils profitent de la renommée du Sirop Mathieu, pour lancer leurs produits.

En Garde, Donc !

Si vous avez le rhume et voulez le guérir,
Si vous souffrez des bronches et voulez être bien,
Si vous ou vos enfants souffrez d'une
Maladie de la poitrine ou de la gorge,
Souvenez-vous que le remède qui guérit,
Celui qui, non seulement, fait disparaître
Les rhumes, etc., mais qui agit aussi comme
Tonique et reconstituant—
Celui qui a opéré les guérisons dont
Vous avez entendu parler, c'est le

**SIROP DE DE GOUDRON ET
MATHIEU D'HUILE DE FOIE
DE MORUE.**

En Vente partout, 35 cents le flacon.

CHANCE EXCEPTIONNELLE !

Instruments de Musique à sacrifice, pour faire place aux nouvelles importations du printemps. Tous les Instruments seront réduits de **25 p. c.** d'ici au premier de Mai. Aussi, une réduction considérable sur la Musique en Feuille, Recueils et Chansonniers, etc. L'assortiment le plus considérable de toute la Province, à des prix défiant toute compétition. Toutes sortes de réparations faites sur les lieux.

Agent pour BESSON & CIE, de Londres, Angleterre ; PÉLISSON, GUINOT & CIE, Lyon, France.

CHAS. LAVALLEE,
35 Cote St-Lambert,
MONTRÉAL, CANADA.

CHOSSES ET AUTRES

—La force moyenne de la femme, comparativement à celle de l'homme, est de 67 à 100.

—Le bois vert contient 45 p. c. d'eau, et le traitement le plus complet n'en fait disparaître que 35.

—Au Japon, toutes les manufactures fonctionnent jour et nuit et changent d'employés à midi et à minuit. La grosse majorité des employés est composée d'enfants, qui travaillent 11 heures, à des prix bien bas. Dans une manufacture, à Osaka, 2,600 employés ont moins de 15 ans et font marcher 3,700 fuseaux. En Amérique, 300 employés

CHOSSES ET AUTRES

—Dans les forêts sauvages, un lion fait un saut de 25 à 30 pieds d'un seul élan.

—Si l'on faisait une part égale de terrain à chaque habitant du globe, chacun d'entre eux recevrait 23 acres et demi.

—La fourrure de la loutre de mer est la plus précieuse. Quoique n'ayant que 4 pieds de longueur sur tout au plus 2 de largeur, on donne quelquefois \$600 pour une peau de choix.

—Les photographes russes ont une manière à eux de punir ceux qui, après avoir reçu leur commande, refusent de payer pour l'ouvrage fait. Ils suspendent la photographie de ces délinquants, la tête en bas, à la porte de leur atelier.

—Un taureau bien développé pèse en moyenne 1,120 livres : 680 de viande, 356 de gras et d'os et 84 de peau.

LA CAUSE ET L'EFFET.

L'étouffement causé par l'inflammation des poumons est calmé par le BAUME RHUMAL, qui guérit aussi la cause.



FIGURE DE CARNAVAL

—Voilà une dame qui a la bouche com mune.

—Oh! tu peux même dire : comme deux !...



—Les Chinois !... les Chinois !... mais ils sont comme tout le monde, ils se mouchent dans leurs doigts come toi et moi !...



—Pourquoi pleures-tu, mon petit ?
—Mon frère a huit jours de congé, et moi pas...
—Et pourquoi pas toi ?
—Je ne vais pas à l'école.

La Découverte la plus Merveilleuse du Siècle !



AVANT LE TRAITEMENT.



APRES LE TRAIT MENT.

VOTRE VISAGE EST-IL DÉFIGURÉ PAR LES MARQUES DE LA PICOTE ?

SI OUI, NE DESEPEREZ PAS, car grâce à la merveilleuse découverte de Mme Julia Mays, votre visage, rempli de marques horribles à voir, peut redevenir ce qu'il était et recouvrer une peau douce, saine, rosée et rayonnante de jeunesse. Pourquoi mener une vie de désespoir et de misère, quand ce que nous disons plus haut est possible.



AVANT LE TRAITEMENT

VIEILLISSEZ-VOUS ? Votre visage a-t-il perdu ses charmes et ses attraits premiers ? L'âge ou le chagrin y ont-ils laissé leurs traces ?

Allez voir Mme MAYS, elle peut vous rendre le doux teint clair d'un bébé.



APRES LE TRAITEMENT

Aucune femme, quel que soit son âge, ne doit paraître vieille ou fanée. Notre traitement électrique rafraîchit les contours du visage ; il contracte les muscles détendus et donne un teint sain et nouveau au visage. Nos préparations pour le visage sont universellement connues. L'électricité prévient les rides et nourrit la peau. Notre crème la BEAUTE donnera à la peau une couleur claire, douce et transparente. Les gravures ci-jointes sont reproduites d'après des photographies et prouvent le succès de notre traitement.

Téléphone Up 3079.

Mme JULIA MAYS, Mme MARIE, 68 rue McKay, MONTREAL.

J'ai Découvert Une Guérison
pour le
RHUMATISME

Ecrivez-moi.
Ne m'envoyez pas d'argent.

N'importe quelle personne honnête qui souffre de Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre.

Je suis spécialiste pour le Rhumatisme et j'ai traité plus de cas, je crois, que n'importe quel autre médecin. Durant 16 ans, j'ai fait 2,000 expériences avec des drogues de toutes sortes, et essayé tous les remèdes inventés tout en cherchant le monde entier pour découvrir encore quelque chose de mieux. Neuf ans passés, je découvris enfin en Allemagne une préparation chimique précieuse qui, en combinaison avec mes autres découvertes, me donna un remède sûr.

Je ne prétends nullement pouvoir convertir les jointures osseuses en chair ; mais je puis guérir la maladie à toutes les phases, complètement et pour toujours. C'est ce que j'ai fait amplement cent mille fois.

Je connais mon remède si bien que je vous permettrai d'abord de l'essayer. Ecrivez-moi simplement une carte postale me demandant mon livre sur le Rhumatisme et je vous enverrai un ordre sur votre pharmacien pour six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme (Dr Shoop's Rheumatic Cure). Prenez-le pendant un mois à mon risque. S'il réussit, il ne vous coûtera que \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien et votre simple parole en décidera.

Voilà exactement ce que je veux dire. Si vous dites que les résultats ne sont pas comme je le prétends, je n'accepterai par un sou de vous.

Je n'ai pas d'échantillons. N'importe quel simple échantillon qui peut affecter un rhumatisme chronique doit être rempli de drogues fort dangereuses. Je n'em ploie point de telles drogues, et c'est folie de les prendre. Il faut expulser la maladie du sang. C'est ce que mon remède fait, même dans les cas les plus difficiles et les plus opiniâtres. Il a guéri les cas les plus invétérés que j'aie jamais vus. Or dans toute ma pratique — au cours de toutes mes 2,000 expériences — je n'ai jamais trouvé quel autre remède capable de guérir seulement un cas de maladie chronique sur dix.

Ecrivez-moi aujourd'hui et je vous enverrai mon ordre pour la médecine. Essayez mon remède pendant un mois, car il ne pourra jamais vous nuire. S'il échoue il est gratuit.

Adressez, Dr Shoop, Boîte 80, Racine, Wis.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez tous les pharmaciens.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **CORS, VERRUES et DURILLONS**. Energique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !



—Tu sais que le Vésuve continue à fumer ?
—Encore ! ben mais... qu'est-ce qu'y z'attendent donc pour de faire ramoner ?



—Avec quoi doit-on nettoyer un fusil ?
—Avec un linge sec... de la graisse... du tripoli...
—Tas d'enflés ! Je vais vous le dire encore une fois : on doit nettoyer son fusil avec la plus grande attention.

FIERTE.



—C'est-y vrai, même Patache, que vous n'êtes pas contente du mariage de vot'fil'le avec un cocher de fiacre ?
—Ah ! m'en parlez pas, même Panouillot, une vraie mésalliance !
—Mais, vot'mari n'est-il pas cocher d'omnibus ?
—Ben sûr, que mon mari est cocher aussi... mais il conduit à trois chevaux, ma chère !

CHOSSES ET AUTRES

—On déclare que la Russie essaye de négocier un emprunt de 500,000,000 de francs avec un syndicat franco-belge.

—Pendant leur séjour à Saint-Louis, à l'occasion de la dédicace de l'Exposition, le président Roosevelt et l'ex-président Grover Cleveland logeront au même hôtel.

—Le ministre de la guerre autrichien a publié un décret secret enjoignant à tous les commandants militaires de faire tous leurs efforts pour arrêter la propagande socialiste dans l'armée.

—Le conseil municipal de Chicago a passé un règlement aux termes duquel il est défendu de fumer dans l'hôtel de ville ; mais le plus difficile est de mettre le règlement en force.

Worth its Weight in Gold

LE SAVON

BABY'S OWN SOAP

Vaut son pesant en or. Il assure aux peaux les plus délicates la douceur, la fraîcheur et l'absence de mercures.

IL N'Y EN A PAS D'AUSI BON !

ALBERT TOILET SOAP CO., Fabricants, MONTREAL.

—La législature du Wisconsin a adopté à l'unanimité un bill interdisant la manufacture et la vente du tabac et du papier à cigarettes dans l'Etat. La loi entrera en force le 1er juillet.

—Par son bill sur la loi agraire, le gouvernement anglais n'a pas l'intention de chasser les propriétaires de l'Irlande, mais au contraire, il vise une union plus grande entre le propriétaire et le tenancier. "In concordia salus".

—Mgr Spaulding, qui était membre de la Commission de l'anthracite, est d'avis que, désormais, les grèves

vont disparaître graduellement, et que les différends du Capital et du Travail seront réglés par arbitrage. Fasse le ciel qu'il en soit ainsi.

—La navigation est ouverte depuis le 19 mars sur le lac Erié et sur le lac Michigan.

—La chevelure d'une femme vient d'être évaluée à \$7,000 par la Cour Supérieure d'Indianapolis. Une lavandière du nom de Joséphine Stephens, qui s'était fait scalper pendant qu'elle travaillait à la buanderie Tacima, a obtenu jugement pour ce montant.

VIN DES CARMES

L'Unique et Seul Vin Vraiment Médicinal.

FORTIFIE

TOUS LES FAIBLES

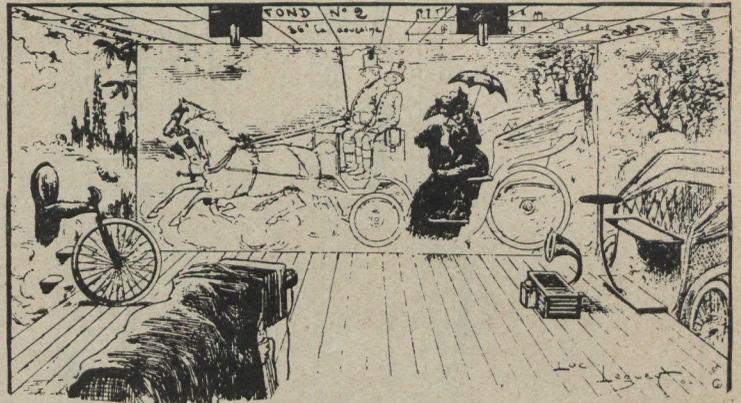
Analysé et Approuvé par les Meilleurs Autorités.

LES BLEUS



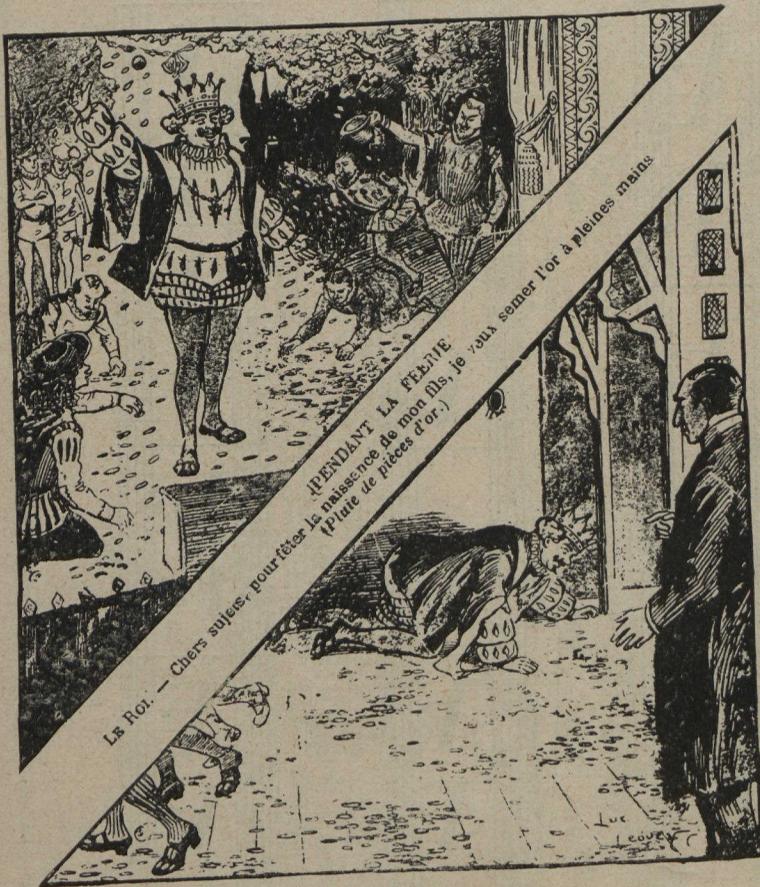
—Vous avez déjà quelque chose à réclamer, vous ?
 —Mon capitaine, y a pas de bâton de maréchal dans ma giberne ?

LES BONNES IDEES



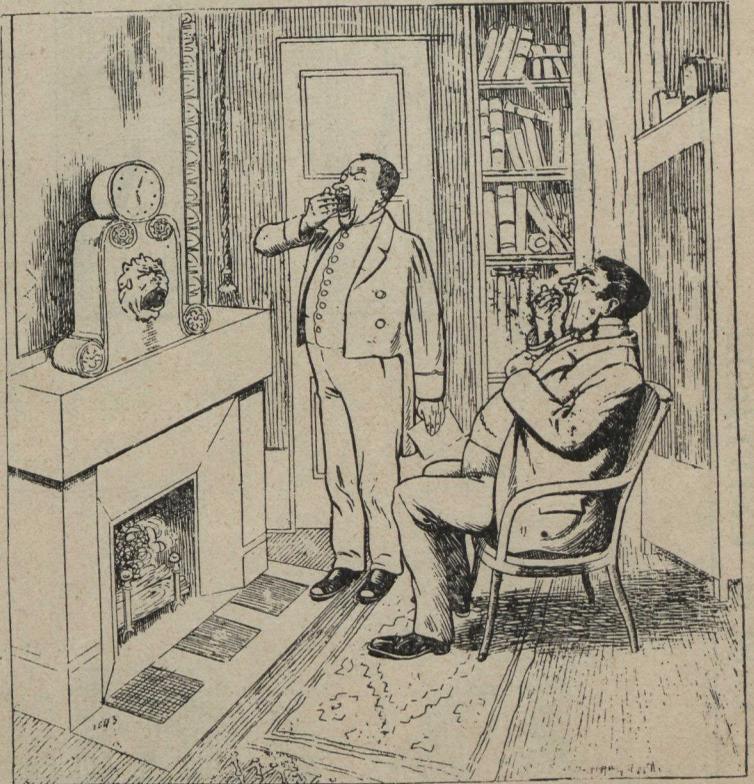
Les entreprises fondées sur la vanité étant assurées de succès, nous prédisons une rapide fortune au photographe qui s'est adressé à nous et auquel nous avons fourni les toiles et décors de son atelier.

APRES LA CHUTE DU RIDEAU

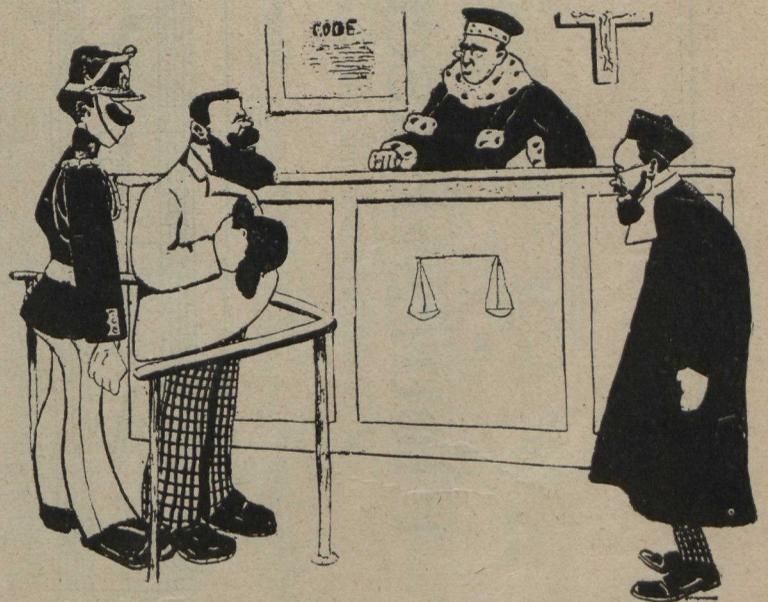


LE ROI. — Chers sujets, pour fêter la naissance de mon fils, je vous sème l'or à pleines mains
 PENDANT LA FÊTE
 (Pluie de pièces d'or.)

LE REGISSEUR. — Que cherchez-vous donc ainsi, mon cher ?
 LE ROI. — Ah ! mon pauvre ami, je suis désolé, j'avais trois sous pour mon omnibus de ce soir, que je ne retrouve pas. Je dois les avoir lancés en même temps que l'or.



—Comment voulez-vous qu'avec des sujets de pendule pareils, on travaille dans les bureaux ?



LE PRESIDENT. — Je crois que votre conscience est aussi noire que votre barbe.
 LE PREVENU. — Si vous jugez la conscience d'après la barbe, vous n'en avez pas du tout, puisque vous êtes rasé !

LA MORT DE L'HIVER

Ce matin ses yeux se sont clos.
Il est mort d'une mort très douce.
On n'entendra point de sanglots...
On l'entertera sous la mousse.

Oui, ce matin l'hiver est mort.
On va le clouer sous la planche...
Il est là, le bon vieux, qui dort,
Avec sa grande barbe blanche.

Et sur sa poitrine ses mains,
Suivant l'usage, sont croisées...
Ouvrez, aux parfums des jasmins,
Et des jacinthes, les croisées !...

Le lis fleurit et le glaïeul,
Le genêt d'or et la pervenche...
L'hiver est mort, ce triste aïeul ;
Le jeune Avril prend sa revanche !

Dans son soleil, dans son parfum,
On n'a point de regrets moroses.
Monsieur l'hiver est bien défunt ;
Mettons sur son cercueil des roses !

On murmure déjà : Vraiment,
Il est temps que ce vieillard meure !
Nous le suivrons dans un moment,
Jusqu'à sa dernière demeure...

On part. Derrière le cercueil,
Sous les branches va le cortège,
Et les pompiers prennent le deuil,
Tout pavoisés de fleurs de neige.

On dépêche les oraisons,
Le pauvre vieux, nul ne le pleure !
Sous les nouvelles floraisons,
Riront les couples, tout à l'heure.

Et chacune avec son chacun,
S'en va ; — les fillettes sont roses,
Monsieur l'hiver est bien défunt...
Mettez sur sa tombe des roses.

EDMOND ROSTAND.

ORIGINE DU MOT "ZUT."

C'est, paraît-il, en 1816, que le mot "zut" commença à être employé.

Nous en serions redevables à une jeune élève du Conservatoire, originaire de Rome, qui avait pris l'habitude d'appeler do (comme on le fait d'ailleurs aujourd'hui) la première note de la gamme.

Mais le professeur voulait que l'élève dise "ut" et non point "do".

Un jour, il la réprimanda vivement et ajouta : "Je vous prie de ne plus dire do, dites ut", en faisant sonner fortement l's de la liaison.

La jeune élève, exaspérée, frémissante, jeta ses cahiers en criant : "Eh bien ! puisque vous le voulez, zut."

Le mot ne fut pas perdu, et bientôt le vocabulaire parisien en était... enrichi.

AIDEZ-VOUS

Voici une gerbe de vérités pratiques cueillies dans un journal américain :

Jeune homme, il y a une chose que vous ne pouvez pas faire : Vous en pouvez pas réussir dans la vie sans travailler. De plus roués que vous l'ont essayé et ont failli. Vous ne pouvez pas flâner au coin des rues et dans les buvettes, fumer le cigare, raconter des histoires, boire le whisky aux dépens des autres, sans briser votre vie. Vous devez apprendre un métier ou bien vous mettre dans les affaires honnêtes. Si vous n'agissez pas ainsi, vous deviendrez un vagabond invétéré, évité par tout le monde, ne produisant rien — devenant simplement à la charge de vos parents ou de l'Etat. Il n'y a pas de place, en ce monde, pour les paresseux. Les fruits mûrs sont à la tête de l'arbre. Il faut grimper pour les avoir. Si vous attendez qu'ils tombent à vos pieds vous ne les aurez jamais. Les hommes habiles sauteront et les enlèveront. Remuez-vous. Faites quelque chose, quand même ce serait peu de chose. Cela servira de point de départ. Aidez-vous et les autres vous aideront. Il n'y a pas de chemin fleuri pour aller au succès. Le labeur, la volonté, l'endurance, voilà les qualités nécessaires. Evaluez-vous et voyez ce que vous pouvez faire.

Nous ne prétendons pas que ces suggestions soient entièrement neuves, mais elles sont aussi bonnes maintenant que lorsqu'elles étaient nouvelles et inconnues.

RÉCRÉATION

QUELQUES MYSTIFICATIONS.

Graindesel sera content de moi. Il déplorait, dans une de ses dernières causeries, la désuétude où sont tombées ces bonnes grosses plaisanteries, inoffensives et joyeuses, qui amusaient tant nos pères. Il paraît que l'usage s'en est conservé davantage, tant en province qu'à Paris, car on m'en envoie un peu de tous les coins de la France. De mon volumineux dossier, je vais extraire quelques-unes de ces mystifications, "blagues" classiques qui, même connues, obtiennent toujours un succès de fou rire.

Un conseil, cependant, avant de vous les communiquer. Apportez beaucoup de tact et de discernement dans le choix de vos victimes. Prenez des personnes gaies, indulgentes, pas susceptibles. Ne risquez pas, pour créer à vous et à vos amis un amusement, de causer une blessure d'amour-propre : ce sont celles qui se cicatrisent le plus lentement. Et surtout, laissez en dehors de ces jeux les personnes qui, par leur âge ou leur situation, ont droit à de respectueux égards. Ce sont là des distractions de camarades, des jeux de jeunes gens.

LE PRINCE DE MONACO. — Vous faites placer les joueurs en ligne, vous mettant vous-même à une des extrémités de la ligne. Vous demandez alors à votre voisin : "Connaissez-vous le prince de Monaco ? — Qu'est-ce que le prince de Monaco ?" Vous répliquez : "Le prince de Monaco est un Monsieur qui fait comme cela." Et vous tendez horizontalement le bras droit. Dialogue et geste ayant été répétés jusqu'au bout de la ligne, vous reprenez : "Connaissez-vous... etc." Et en disant : "C'est un Monsieur qui fait comme cela", vous étendez le bras gauche. Ensuite, laissant toujours les bras étendus, vous mettez à terre le genou qui est du "côté de votre voisin". Ce point est très important. Il faut veiller à ce qu'il soit bien observé jusqu'au bout de la ligne. A ce moment, les joueurs, ayant les bras étendus et un seul genou en terre, sont dans une position d'équilibre instable. Quand, pour la dernière fois, vous dites : "Le prince de Monaco est un Monsieur qui fait comme cela", au lieu de mettre l'autre genou en terre, comme tout le monde s'y attend, vous donnez un coup d'épaulement à votre voisin. Il perd l'équilibre, tombe sur son voisin, qui fait de même, et c'est jusqu'au bout de la ligne une dégringolade générale, sans risque d'aucun mal.

LOGOGRIPIE.

Sur mes huit pieds, je fais tapage musical.
En moi tu trouveras sans peine un phénomène,
Qui ravage, détruit et fait beaucoup de mal ;
Certain métalloïde ; une cité chrétienne ;
Un volume ; un métal ; puis un siège royal ;
Où s'arrête ton champ ; où s'arrête la vie ;
L'endroit où l'on repose, après qu'elle est finie ;
Une ville d'Afrique ; un cycle sidéral ;
Enfin, blanche, je brille au grand jour nuptial.

ENIGME

Par UN COPURCHIC.

Etrange destinée ! et chose trop certaine,
Dans deux cas je me montre un vrai croquemitaine.
Que je prenne mon vol, je fonde comme l'éclair
Sur l'insecte éperdu qui voltige dans l'air.
Les hommes, paraît-il, n'aiment pas mon ramage
Qu'ils trouvent discordant ; peut-être mon plumage
Devant eux trouve-t-il grâce ? Je n'en sais rien !
Quand je me laisse prendre, on m'occit bel et bien.
Que je reste au logis, ma mine renfrognée
Et mes longs doigts crochus en pattes d'araignée
Epouvantaient toujours fillettes et garçons ;
Qui, me sachant très dur, redoutent mes leçons.
Heureusement je sers avec quelque avantage
En marine où je suis un excellent cordage
Aux caves on me voit aux mains de l'ouvrier,
Muni d'un très long manche ; en somme, un chan-
delier.
Je suis enfin marteau qui meut et qu'alimente
La force d'un moulin, soit qu'il pleuve ou qu'il
vente.
Tels sont mes cinq aspects. Ai-je fait ce qu'il faut
Pour mettre, habiles Sphinx, votre flair en défaut ?

LE BAUDRIER DE PAPIER.

Vous pariez faire passer une grande personne à travers une demi-feuille de papier à lettre : ce qui, tout d'abord, semble impossible. Rien n'est plus praticable, cependant :

Prenez une demi-feuille de papier à lettre ; pliez-la en deux exactement dans le sens de la longueur ; puis, faites dedans une série d'entailles à droite et à gauche, d'un bout à l'autre et perpendiculairement à la ligne du pli. Ensuite, vous fendez le papier le long du pli, en ayant soin, toutefois, de n'entamer ni la première, ni la dernière bandelette.

Vous formez ainsi une sorte de baudrier ou de ceinture, à travers laquelle une grande personne peut passer aisément, sans la déchirer, et votre pari est gagné.

L'ART D'EMPAILLER UNE PUCE.

Nous traduisons d'un journal américain l'amusante fantaisie que voici :

Connaissez-vous l'art d'empailler une puce ? C'est une opération des plus délicates. Vous prenez la puce par les pattes de derrière, et, armé d'un couteau tranchant, catalan même s'il est possible, vous lui fendez le ventre du haut en bas, par le milieu. Vous videz l'animal, vous mettez de côté son coeur, son foie, ses boyaux, que vous pouvez donner à un chat, plutôt que de les laisser perdre. Après quoi, vous nettoyez bien les parois intérieures de la carapace. Cela fait, vous bourrez cette carapace, soit de crin extrêmement fin, soit d'étoupe — question d'économie — et vous recousez les deux côtés avec une aiguille très fine. Cela fait, il ne reste plus qu'à dresser la puce, à lui rendre la vie et le regard. Vous collez sur chacune de ses pattes, collées hermétiquement, de tout petits fils de fer qui en suivent et en fixent la forme. Enfin, vous vous procurez deux petits yeux d'émail, vous les fixez dans ses orbites et vous avez ainsi le chef-d'oeuvre de l'art de l'empaillleur.

LE SIGNALEMENT.

Ce jeu est un des plus intéressants, en même temps que très instructif, et il amuse une société de jeunes gens et même de grandes personnes pendant des après-midi entières.

Il s'agit, pour l'un des joueurs, de deviner le nom d'une personne connue, vivante ou morte, appartenant à l'histoire ou choisie tout simplement dans les relations ; et pour y arriver, le devin constitue le signalement au moyen des questions qu'il pose et des réponses qu'on lui fait, quand il interroge à tour de rôle toutes les personnes de la société.

La difficulté consiste dans le choix judicieux des questions et dans l'habile élimination à pratiquer, afin de restreindre à chaque question le champ des recherches ; il faut surtout ne rien oublier de ce qui a été dit.

Les personnes interrogées ne peuvent répondre que par "oui" ou par "non". Il faut donc que les questions soient posées de façon qu'il soit possible de répondre par une simple négation ou affirmation.

Un exemple fera mieux comprendre la marche et l'intérêt de ce jeu, nous le répétons, des plus amusants.

Supposons que le nom choisi soit "Charlemagne".

La meilleure méthode d'interrogation est, d'une manière générale, celle-ci : Est-ce un homme ? Est-il vivant ? — appartient-il à l'histoire ? — Est-il Français ?

Le signalement est ainsi serré de près tout de suite.

Il est facile alors, par d'autres questions, d'arriver au personnage.

"Vivait-il au XVIIIe siècle ? — au XVIIe ? — au XVIe ?... etc.

L'époque trouvée, on demande s'il exerçait un commandement, s'il régnait, etc., et enfin, peu à peu, on arrive à trouver le nom.

Mais les personnages historiques sont les plus faciles à trouver. La difficulté est plus grande lorsque les joueurs ont choisi le nom d'une per-

sonne à laquelle on ne songe plus, car alors on s'amuse à voir le chercheur se perdre dans un dédale de questions qui l'induisent en erreur.

Faites un peu deviner à celui qui cherche le nom de sa nourrice, par exemple !

Ce qui est bien drôle, c'est lorsqu'on prend le nom de la personne qui devine elle-même. Son esprit est souvent à cent lieues de là.

On peut compliquer ce jeu en infligeant des gages à ceux qui ne répondent pas exactement, ou qui laissent échapper autre chose qu'un "oui" ou un "non".

CHARADE.

O toi que je ne connais pas
Mais qu'Ulysse a beaucoup connue,
Ma chère soeur de par "Gil Blas",
Je te dois la vérité nue.
Hélas ! je n'ai pu deviner
Le petit carré syllabique
Qu'avec tant de grâce archaïque
Tu voulus bien me destiner.
A ton tour, sauras-tu comprendre
Cette charade en ton honneur ?
L'île où tu te montras si tendre,
Où tu pleuras ton séducteur
Pressé de regagner Ithaque
Et fuyant ta brûlante attaque,
Est à deux pas du doux séjour
Où tu voulais mourir d'amour...

Cnacua en soi, dit-on, porte son baromètre...
Le mien, c'est mon Premier, dont l'indice est cer-

[tain ;
Si j'en souffre, je puis à coup sûr te promettre
Que le temps va changer et qu'il pleuvra demain.
Pour la vie on logeait mon malheureux Deuxième
Autrefois sans façons,
Aux petites maisons...
Si les noms ont changé, cet enfer est le même ;
Mieux vaut la mort,
Qu'un pareil sort !
Sol caressé par la nature,
L'Adriatique ceint mon entier radieux
Où tout est doux, où tout murmure
L'hymne éternel d'amour que chante un coeur heu-
reux !

CHARADE

Mon premier est l'instrument de musique
Qui, pour bien des gens, n'est pas sympathique ;
Au contraire, mon deux
Toujours nous rend heureux ;
Assez fréquemment le coupable,
De faire mon trois est capable ;
Quant à mon tout, il peut, sans être jardinier,
Fort bien soigner l'oeillet, s'il connaît son métier.

METAPLASME-ANAGRAMME.

En dépit d'Escuape et de Monsieur Purgon,
Nous courons tous à lui, qu'on y consente ou non.
Tranchez le chef : Allez à l'avant de l'arrière
Et vous découvrirez ce qu'un sapeur doit faire.

VERS A TERMINER

Les siècles ont creusé dans la roche—
Des creux où vont dormir des gouttes d'eau de—
Et l'oiseau voyageur qui s'y pose le—
Plongé son bec avidé en ce pur—
Ici je viens pleurer sur la roche l'—
De mon premier serment l'illusion—
Ici mon coeur souffrant en pleurs vient s'—
Mes pleurs vont s'amasser dans le creux du—
Si vous volez ici, colombes—
Gardez-vous de ces eaux ; les larmes sont—

CONTRAIRES.

Treize misères.

Dard.	— Tôt.
Rond.	— Carré.
Echec.	— Succès.
Initial.	— Final.
Nénith.	— Nadir.
Embonpoint.	— Maigreux.
Morose.	— Gai.
Induction.	— Déduction.
Sobre.	— Intempérant.
Energie.	— Apathie.
Rire.	— Pleurer.
Ennuyeux.	— Amusant.
Silence.	— Bruit.



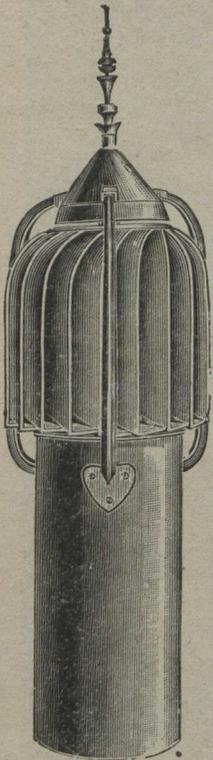
LES DERNIERS MOMENTS DU CHRIST RACHETANT LE GENRE HUMAIN, d'après le célèbre tableau de Jean Brunet

Lessard & Harris

Seuls Propriétaires et Manufacturiers des

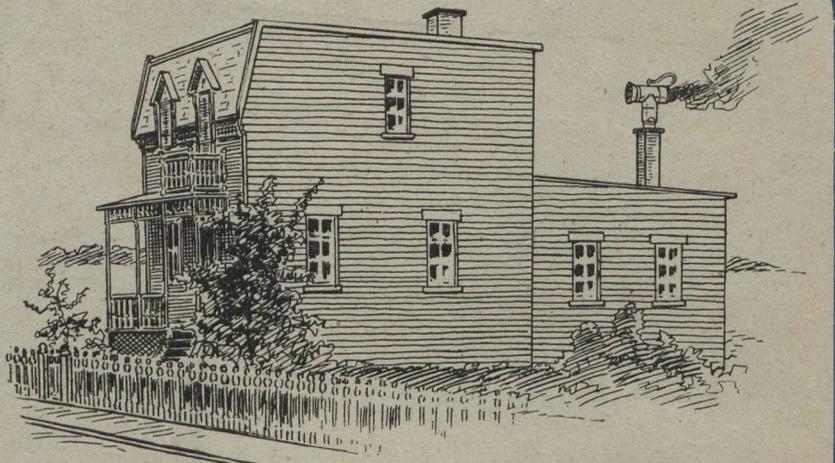
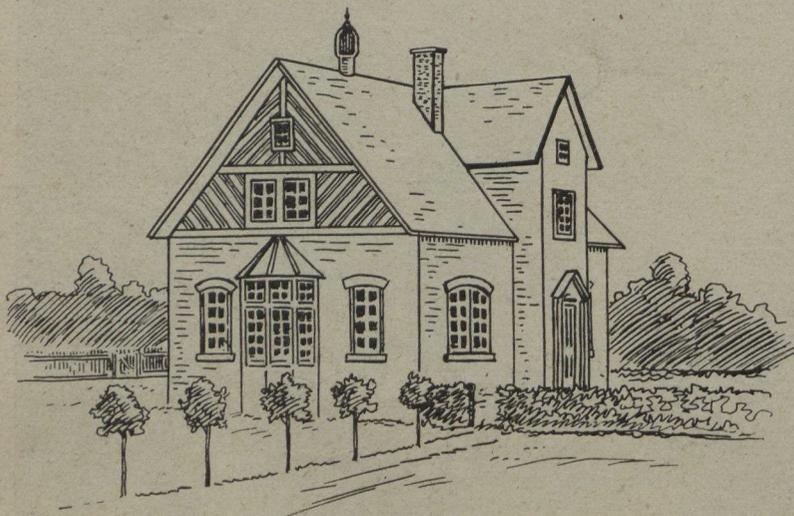
VENTILATEURS ÆOLIEN ET ZEPHYR

VENTILATEUR ÆOLIEN



ÆOLIEN

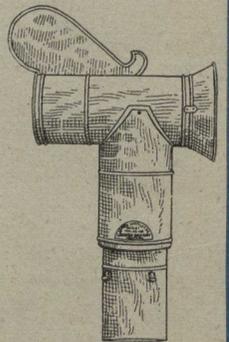
Notre Ventilateur ÆOLIEN, étant sur le marché depuis plusieurs années, est suffisamment connu pour nous dispenser d'en faire l'éloge, il est hautement recommandé par le Bureau d'Hygiène, et nous le garantissons pour tous les genres de ventilation.



Ventilateur Zéphyr

ZEPHYR

Ce Ventilateur, bien qu'étant patenté et mis sur le marché depuis quatre ou cinq mois, il a prouvé sa supériorité et son efficacité, en tirant d'embarras sérieux beaucoup de familles qui ont dû, durant l'hiver dernier, se servir de charbon mou pour des fins domestiques.



L'usage de ce combustible demande un tirage puissant, sans quoi la fumée se répand dans la maison, et la chaleur qui se dégage du charbon est presque nulle. Notre Ventilateur ZEPHYR sur de telle cheminée, rend d'immenses services ; nous garantissons un tirage parfait, et par suite une combustion facile. Si le résultat que nous réclamons n'est pas obtenu, nous reprenons le ventilateur et remboursons le prix d'achat.

Il possède les mêmes propriétés pour ventiler les Salles de Club, Cuisines à Vapeur, Buanderies, Manufactures de Coton. Comme le démontre la coupe ci-dessus, notre ventilateur sauve la dépense d'exhausser les cheminées à une hauteur considérable.

LESSARD & HARRIS,

SEULS PROPRIETAIRES ET MANUFACTURIERS,

7 RUE SAINTE-ELIZABETH, = MONTREAL.